

THÈSE DE
PARIS.

1882.

N^o. 47.

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

ÉTUDE CRITIQUE

SUR

LA DATE ASSIGNABLE

AUX

SIX DERNIERS CHAPITRES

DE

ZACHARIE

THÈSE POUR LA LICENCE EN THÉOLOGIE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Et soutenue publiquement le samedi 29 juillet 1882, à 2 heures,

PAR

Ferdinand MONTET

PASTEUR

Licencié ès lettres.

GENÈVE

IMPRIMERIE CHARLES SCHUGHARDT

1882

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS

ÉTUDE CRITIQUE
SUR
LA DATE ASSIGNABLE
AUX
SIX DERNIERS CHAPITRES
DE
ZACHARIE

THÈSE POUR LA LICENCE EN THÉOLOGIE
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Et soutenue publiquement le samedi 29 juillet 1882, à 2 heures,

PAR

Ferdinand MONTET

PASTEUR

Licencié ès lettres.



GENÈVE
IMPRIMERIE CHARLES SCHUCHARDT
1882

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE :

M. PH. BERGER, *Président*.
MM. PH. BERGER,
VERNES, } *Examineurs.*
STAPFER, }

La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver les
opinions particulières du candidat.

ÉTUDE CRITIQUE
SUR
LA DATE ASSIGNABLE
AUX
SIX DERNIERS CHAPITRES DE ZACHARIE

CHAPITRE I

INTRODUCTION

La question de l'authenticité des six derniers chapitres de Zacharie a donné lieu, depuis un siècle, à une longue controverse. Fait remarquable et presque unique dans l'histoire littéraire de l'Ancien Testament, il ne s'agissait pas ici de contester l'ancienneté d'un document réputé antique, mais au contraire de reporter à une époque bien antérieure de la littérature prophétique un groupe d'oracles regardés jusqu'alors comme postérieurs à la captivité. Les manuscrits et les éditions imprimées de nos Bibles hébraïques attribuent quatorze chapitres au livre du prophète Zacharie. L'authenticité des huit premiers n'a jamais été

mise en doute. Écrits en simple prose¹, et sous la forme assez monotone de visions prophétiques², dans lesquelles se trahit une véritable pauvreté d'imagination, et où le sens des symboles est loin d'être toujours clair et transparent, présentant cependant quelques traits où l'élévation de la pensée ne le cède en rien à l'éloquence du langage, ces chapitres nous entretiennent exclusivement du rétablissement de la nationalité et du culte juif, nommant à plusieurs reprises Zorobabel et le grand-prêtre Josué. Par suite, nulle raison de rejeter la date précise (seconde et quatrième année du règne de Darius, fils d'Hystaspe, 520-518 av. J.-C.), que nous donnent, pour l'époque de la composition de ces huit chapitres, les suscriptions des vs. 1 et 7 du chap. 1 et du v. 1 du chap. 7; nulle raison de ne pas admettre pour auteur Zacharie, fils de Bérékia, fils d'Iddo, le prophète, désigné comme tel par les suscriptions³.

Il n'en est pas de même pour les chapitres 9-14. Écrits en prose rythmée⁴, et ne manquant ni de mouvement, ni

¹ Le seul morceau rythmé se trouve chap. 2, vs. 6-13.

² Ces visions, relatives à la restauration de Jérusalem et du temple, rappellent le genre d'Ezéchiel et sont expliquées par un ange, comme dans Daniel.

³ C'est aussi à l'année 520 que remonte le livre du prophète Aggée. Les deux prophètes contemporains, Zacharie et Aggée, développent d'ailleurs le même thème. Après une longue interruption, due à la jalousie des nations voisines et en particulier des Samaritains, les travaux de reconstruction du temple avaient pu être repris sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe (521). Aggée et Zacharie cherchent à exciter le zèle des travailleurs, en déroulant à leurs yeux la gloire future du second temple et les brillantes destinées de la nouvelle Jérusalem.

⁴ A part 11, 7-16 (M. Segond) ou 4-17 (M. Reuss).

d'inspiration poétique, ces chapitres contiennent, soit à l'égard des peuples étrangers, soit à l'égard d'Israël et de Juda, une série de menaces et de promesses formulées dans le goût et dans l'esprit des anciens prophètes et reliées, par de nombreuses allusions, aux faits contemporains de l'auteur et à l'histoire de son temps, faits et histoire évidemment antérieurs à la captivité de Babylone. Ici, d'ailleurs, nulle suscription qui fixe la date de nos oracles.

Malgré des différences à première vue aussi tranchées, ce ne fut pas l'examen du livre en lui-même qui, dès le XVII^{me} siècle, donna lieu à des doutes sur l'unité d'auteur, mais cette circonstance toute fortuite que l'évangile selon saint Matthieu, citant librement Zach. 11, 12-13, à propos des trente pièces d'argent que Judas rendit aux principaux sacrificateurs, et avec lesquelles ceux-ci achetèrent le champ du Potier, attribue le passage cité à Jérémie, et non au prophète Zacharie, contemporain de Zorobabel (Matt. 27, 9). Partant de là et prêtant à un fait insignifiant une importance capitale, l'Anglais Joseph Mede († 1638) fut conduit le premier à refuser à Zacharie les chap. 9, 10, 11 du livre qui porte son nom et à les mettre au compte de Jérémie. Il fut suivi dans cette voie, et pour le même motif, par d'autres théologiens anglais, notamment par Whiston (1722) et par l'évêque William Newcome († 1800, *Commentaire sur les petits prophètes*) qui, poussant plus loin la hardiesse, nièrent l'authenticité des six derniers chapitres de Zacharie. Newcome plaçait 9-11 avant la chute du royaume d'Israël, 12-14 après Ésaïe et avant la destruction de Jérusalem. L'Allemand Döderlein (1787) nia également l'authenticité de ces six chapitres.

La question, ainsi posée au nom même et dans l'intérêt de l'orthodoxie, ne fut reprise qu'un siècle plus tard, mais cette fois pour des raisons purement scientifiques, et Flügge¹, ne s'en tenant plus à la citation de saint Matthieu, y ajouta une série d'arguments tirés de l'absence de dates dans la seconde partie de Zacharie, de la différence de genre littéraire², de style et de langage, du contraste que présentent les circonstances historiques au milieu desquelles ont été composés les deux groupes d'oracles, le dernier reflétant, à ne s'y pas méprendre, les faits de l'époque des rois et les guerres d'Israël avec le royaume de Damas et avec l'empire assyrien. Le livre de Flügge parut en 1788. Quelques années plus tard, Beckhaus³ s'efforçait d'y répondre par une réfutation en règle, écartait sans peine du débat la citation de saint Matthieu, mais ne pouvait avoir si facilement raison de la preuve empruntée aux circonstances historiques. Dès lors, la question était posée sur son véritable terrain, où l'ont maintenue les travaux écrits postérieurement pour ou contre l'authenticité de nos six chapitres, d'une part ceux de Jahn⁴, Köster (l'ouvrage capital pour)⁵, Hengstenberg⁶, de

¹ Gb. Bj. Flügge, Die Weissagungen welche den Schriften des Pr. Sacharja beigegeben sind kritisch erläutert. Hamburg, 1788.

² Forme symbolique des huit premiers chapitres.

³ Beckhaus, Ueber die Integrität der prophetischen Schriften des A. B. 1796.

⁴ Jahn (auteur catholique), Einleitung in die göttl. Büch. des A. B. 1803.

⁵ F. B. Köster, Meletemata critica et exegetica in Zachariae prophetæ partem posteriorem, Gött., 1818.

⁶ Hengstenberg, Authentie des Daniel und Integrität des Zach-

Vette¹, Burger², Umbreit³, Stähelin⁴, Hävernick-Keil⁵, Sandrock⁶, d'autre part ceux de Bertholdt⁷, Eichhorn⁸, Rosenmüller⁹, Hitzig¹⁰, Gramberg¹¹, Credner¹², Winer¹³, Knobel¹⁴, Maurer¹⁵, Ewald¹⁶, Bunsen¹⁷, Bleek (l'ou-

rja, 1831; *Christologie des A. T.* 1832. — Voyez aussi ses Beiträge zur Einl. ins A. T.

¹ De Wette, *Lehrbuch der hist. krit. Einl. in die kan. u. apokr. Bücher des A. T.* Berl., 1833, 40, 45. Dans ses trois précédentes éditions, dont la première est de 1817, la dernière de 1829, de Wette se prononce pour l'inauthenticité de Zach. 9-14.

² J. D. F. Burger, *Études exégétiques et critiques sur le prophète Zacharie*, thèse, Strasb., 1841.

³ Umbreit, *Prakt. Commentar über die Propheten des A. B.*, Hamb., 1844, 4 t.

⁴ Stähelin, *Die messianischen Weissagungen des A. T.* Berl., 1847. — Voyez aussi Einl., p. 320-328.

⁵ Einl. — Voyez aussi, de Keil, *Bibl. Commentar über die zwölf kleinen Propheten*, 1866 (Keil-Delitzsch, *Bibl. Comm.*, 1873).

⁶ Sandrock (aut. cath.), *Prioris et posterioris Zachariæ partis vaticinia ab uno eodemque auctore profecta*, Breslau, 1857.

⁷ Einl.

⁸ Einl. — Voyez aussi d'Eichhorn, *Die hebräischen Propheten*, 1819.

⁹ Schol.

¹⁰ Hitzig, *Ueber die Abfassungszeit der Orakel Zach. 9-14*, *Stud. und Krit.*, 1830; *Die zwölf kleinen Propheten*, Leipzig, 1863.

¹¹ Gramberg, *Krit. Gesch. der Religionsideen des A. T.* 1830.

¹² Credner, *Der Prophet Joel*, Halle, 1831 (s. 67 s.).

¹³ *Bibl. Realwörterb.*

¹⁴ A. Knobel, *Der Prophetismus der Hebräer*, Br., 1837, 2 t.

¹⁵ Maurer, *Comment. gramm. crit. in V. T.* 1838.

¹⁶ Ewald, *Die Propheten des A. B.* 1840, 68.

¹⁷ Bunsen, *Gott in der Geschichte*, I, p. 449 ss. Cf. *Bibelwerk*.

vrage capital contre)¹, von Ortenberg², Schrader³, Reuss⁴.

Les preuves avancées, au cours de cette longue discussion, contre l'unité d'auteur⁵, se ramènent aux trois suivantes : — 1° la citation de saint Matthieu ; — 2° des différences dans la nature des idées, dans le genre littéraire, le style et le langage, dans la forme et le contenu des

¹ F. Bleek, Ueber das Zeitalter von Zach. IX-XIV, Theol. Stud. u. Krit., 1852, 2^{tes} Heft, s. 247-332, Cf. Einl.

² Von Ortenberg, Die Bestandtheile des Buchs Sacharja, Gotha, 1839.

³ 8^{me} édition de de Wette.

⁴ E. Reuss, La Bible, Anc. Test., 2^{me} part., les Prophètes, Paris, 1876. — On trouvera, dans la dissertation de Burger, 3^{me} partie, pages 118-124, l'histoire complète du débat jusqu'à l'année 1840. La dernière édition de l'Introduction de Bleek (Berlin, 1878) permet de compléter cet historique de 1840 jusqu'à nos jours.

⁵ Tous les critiques que nous venons de citer comme adversaires de l'authenticité de Zach. 9-14, font remonter nos six chapitres aux temps d'avant l'exil, excepté Eichhorn et Gramberg qui les font descendre jusqu'à l'époque macédonienne. Ces derniers ont été seuls de leur opinion, insoutenable d'ailleurs, et à laquelle il est inutile de nous arrêter plus longuement. — Mentionnons encore, pour compléter notre bibliographie de Zacharie, les monographies suivantes : Neumann, Die Weissagungen des Sakharjah, Stuttg., 1860; Köhler, Die Weissagungen Sacharja's, Erl., 1861, 2 t.; cf. Die nachexilischen Propheten; Laur. Reinke (aut. cath.), Sacharja, Münster, 1864; Ch. H. Wright, Zachariah and his Prophecies, Bampton Lectures, London, 1879, 8°; Walther, Le prophète Zacharie, Lausanne, 1881; et comme ouvrages généraux : Duhm, Die Theol. der Proph., Bonn, 1875; Kuenen, De profesen en de Profesie onder Israël, Leyde, 1875, traduit et résumé par A. Réville, Libre Recherche, Paris, 1877; Kuenen, Histoire critique des livres de l'Ancien Testament, trad. Pierson, Paris, 1879; Bruston, Histoire critique de la littérature prophétique des Hébreux, depuis les origines jusqu'à la mort d'Isaïe, Paris, 1881.

suscriptions ; — 3° la diversité des événements auxquels se rattachent les deux parties du livre et l'incompatibilité des milieux historiques où elles prennent leur point de départ.

Les raisons que font valoir les défenseurs de l'authenticité se réduisent également à trois : — 1° la réunion, dans le recueil canonique, des quatorze chapitres en un seul livre, sous le nom de Zacharie ; — 2° les nombreuses imitations de prophètes, anciens ou récents, dans la seconde partie de notre ouvrage (Köster, Hengstenberg, de Wette) ; — 3° des rapports de forme et de fond entre les deux parties et des indices certains de postériorité dans l'esprit et les tendances de nos six derniers chapitres (de Wette).

Pour nous, écartant d'entrée l'argument emprunté au texte de saint Matthieu, texte qui peut avoir été altéré (la Peschito reproduit la citation sans indiquer d'où elle est tirée), à moins qu'il ne faille attribuer l'erreur à l'évangéliste lui-même ¹, n'attachant d'ailleurs qu'une valeur

¹ A propos des citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau, deux observations générales ont été faites :

1° La version des Septante est à la base de la grande majorité des citations dans tous les livres du Nouveau Testament, sauf dans l'Apocalypse ;

2° Tous les auteurs du Nouveau Testament citent de mémoire et très librement par rapport à la lettre, quelquefois même par rapport au sens. L'auteur de l'épître aux Hébreux fait seul exception.

L'auteur de l'Apocalypse s'est nourri de la lecture des Livres saints en hébreu ou en araméen et cite d'après cette source de mémoire et librement.

Voici quelques observations spéciales, relatives aux Synoptiques :

1° Les trois Synoptiques puisent la plupart de leurs citations dans la version grecque des Septante ;

relative à la disposition et au groupement des diverses parties de nos saints Livres, à la compétence historique et critique de ceux qui en ont formé le recueil, nous ramèneront tous le débat à l'examen de ces trois points fondamentaux :

Circonstances historiques au milieu desquelles ont écrit l'auteur ou les auteurs de Zach. 9-14, en d'autres termes, événements contemporains auxquels se relient leurs oracles et qui leur servent de point de départ ;

Passages parallèles ou prétendus tels dans nos six chapitres et dans les écrits de prophètes plus anciens que Zacharie, particulièrement de prophètes peu antérieurs à la ruine de Jérusalem, ou même contemporains de la captivité ;

Rapports ou différences de fond et de forme entre Zach. 1-8 et Zach. 9-14.

2^o Matthieu seul a connu et consulté le texte hébreu dans quelques cas exceptionnels ;

3^o Quant aux passages où les trois Synoptiques sont d'accord, en différant des Septante, on peut admettre que ces passages avaient gardé une forme invariable en circulant dans la tradition orale, ou qu'ils sont tirés de sources écrites primitives, actuellement perdues.

Conformément à ce que nous avons dit plus haut de la manière de citer des écrivains du Nouveau Testament, les citations, chez les trois Synoptiques, sont faites de mémoire et avec une très grande liberté ; de là une foule d'inexactitudes de détail, la plupart sans importance, mais quelques-uns plus graves et influant sur le sens.

L'erreur du chap. 27, v. 9 n'est pas la seule erreur historique de saint Matthieu : on en trouve une autre du même genre au chap. 23, v. 35 qui appelle Zacharie, fils de Barachie, en le confondant avec notre prophète, un Zacharie, fils de Jehojada, massacré sous Joas dans le parvis du temple.

(Voir Albert Hirschgartner, Examen des citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau, thèse, Genève, 1858, p. 10, 16 et 31).

L'absence de suscriptions portant date et nom d'auteur dans Zach. 9-14, la forme versifiée substituée à la prose des premiers chapitres, l'esprit sacerdotal des temps postérieurs faisant place à l'esprit des anciens prophètes, toutes ces particularités, qui, à première vue, frappent le lecteur et sont, en faveur de la différence d'auteurs, autant d'indices et de présomptions, toutes ces particularités sont encore moins frappantes que la diversité des milieux historiques dans lesquels paraît se mouvoir la pensée de l'écrivain. Tel est donc le point qui va d'abord et surtout attirer notre attention et sur lequel doit porter la discussion comme sur sa principale base. Prenant l'un après l'autre nos six chapitres, nous chercherons à leur assigner leur date, d'après les faits historiques qu'ils mentionnent comme actuels, et qui sont comme la marque chronologique que chacun d'eux porte avec lui ; après quoi, nous verrons si l'examen des passages parallèles et la question de fond et de forme confirment ou infirment les conclusions auxquelles nous auront conduits cette analyse et cette étude purement historiques.

CHAPITRE II

**Époque de chacun des six chapitres fixée d'après
son contenu historique.**

Nous répartirons le contenu général de Zach. 9-14 en un certain nombre de sections qui ne correspondront pas toujours exactement aux chapitres de nos textes hébreux. La première embrasse chap. 9, 1.-17., c'est-à-dire le chapitre 9 tout entier.

Ce chapitre débute par des menaces contre Damas, Hamath, Tyr et Sidon, et annonce en particulier la ruine de la riche et puissante Tyr. Les villes des Philistins, Askalon, Gaza, Ekron, Asdod, deviendront elles aussi la proie de l'étranger ; seulement, les Philistins sont destinés à être incorporés au peuple élu et à servir le vrai Dieu, le Dieu de Juda. L'éternel protégera sa maison (Jérusalem) contre les attaques de l'ennemi et la mettra désormais à l'abri de l'oppresseur. — Suit la promesse faite à la fille de Sion d'un roi juste et victorieux, dont la domination s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre, et qui, humble et monté sur un âne comme le commun de son peuple, inaugurerà une ère de paix pour les nations : plus de chars en Éphraïm, plus de chevaux à Jérusalem, plus d'arcs de guerre dans tout le pays. Les captifs délivrés retourneront dans leur patrie pleins de joie et d'espérance. — Car

l'Éternel s'arme de Juda et d'Éphraïm comme d'un arc contre les ennemis, notamment contre les enfants de Javan (les Grecs des îles et des côtes de l'Asie Mineure, qui faisaient grand trafic d'esclaves hébreux avec les ennemis d'Israël; cf. Joël, 3, 4.-8.). Il s'avancera dans l'ouragan du midi, combattra pour les siens et leur donnera la victoire. C'est ainsi qu'il sauvera « le troupeau de son peuple, » auquel seront assurées à jamais prospérité matérielle et abondance.

Humiliation des ennemis d'Israël et avènement des temps messianiques, telles sont donc les deux idées que développe ce premier chapitre. Cela forme un tout, un oracle spécial à contours nets et bien déterminés, et nous pouvons déjà reconnaître, au simple énoncé du contenu, que le prophète a sous les yeux une invasion formidable qui, se jetant par le nord sur les pays en deçà de l'Euphrate, lui paraît devoir ravager successivement la Syrie, la Phénicie, la Philistie elle-même, en un mot, du nord au sud, les pays limitrophes du territoire israélite, sans pouvoir entamer ce territoire que protège le bras tout-puissant de Jahvèh. Comme nous nous sentons encore loin du temps de la restauration et de l'époque de Zacharie (520 av. J.-C.) : alors les juifs ne se préoccupèrent guère des peuples syro-phéniciens, non plus que de la Philistie, et il ne sera plus question d'invasions venant de l'orient, toute l'Asie occidentale se trouvant soumise à la Perse. Nous aurions donc affaire ici à un oracle antérieur à l'exil. L'étude attentive du texte confirmera-t-elle cette présomption, si naturelle à première vue ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner, en reprenant un à un les détails de la prophétie.

Oracle, parole de l'Éternel sur le pays de Hadrac ;

Elle s'arrête sur Damas.

Car l'Éternel a l'œil sur les hommes ¹

Comme sur toutes les tribus d'Israël ;

Elle s'arrête aussi sur Hamath, à la frontière de Damas,

Sur Tyr et Sidon, malgré toute leur sagesse ².

Tel est le début de la prophétie, et ce début donne lieu à plusieurs remarques importantes. Qu'est-ce d'abord que le pays de *Hadrac* (הַרְרַץ)? Le mot a été interprété de bien des manières. Nous écartons l'ancienne explication qui en faisait le nom d'une contrée syrienne, l'existence de cette contrée n'étant mentionnée nulle part, ni dans la Bible, ni ailleurs. Nous n'y voyons pas davantage un nom symbolique que Hengstenberg applique à la Perse en le traduisant par *fort-faible* (הַר-רַחַק, le sens exact serait tranchant-faible), Umbreit au royaume de Damas avec le sens de *fort-délicat*, c'est-à-dire riche et voluptueux. Il ne saurait être question de la Perse, le pays de Hadrac étant mis avec Damas dans un rapport trop

¹ M. Bruston (ouv. cit., p. 118, note 4), s'appuyant sur Ez. 27, 23. 2 Rois, 19, 12, et sur le contexte, propose ici le changement de *ein adam* en *eden aram*. Assurément, le texte est obscur ; mais il faut être si prudent en matière de rectification des textes, que nous préférons nous en tenir à la traduction de M. Segond et de M. Reuss : « L'Éternel a l'œil sur les hommes. »

² A part quelques modifications de détail peu importantes, nous reproduisons dans nos citations les versions de M. Segond et de M. Reuss ; il va sans dire que nous les avons toujours confrontées soigneusement avec le texte, mais il aurait été puéril de chercher une forme nouvelle à ce que nous n'avions pas la prétention de mieux traduire.

étroit pour ne pas désigner une contrée syrienne; comment d'ailleurs placer dans la bouche de Zacharie une menace contre les bienfaiteurs de son peuple? Par contre, s'il s'agit ici de la Syrie, comme le pense à bon droit Umbreit, quelle raison le prophète avait-il de recourir à un mot symbolique pour la désigner? Nous n'adopterons pas non plus l'opinion de von Ortenberg qui lit חִירָן *Hauran* pour חִירָרָן; ni celle de Stähelin, qui songe au fleuve Daradacus (Daradax, un affluent de l'Euphrate), mentionné Anab. 1, 4, 10 (la forme grecque du nom de ce fleuve est Δάρδαρος, ατος); ni celle de Hitzig¹ qui, rapprochant l'hébreu חִירָרָן du mot arabe ظَرْكُ employé aujourd'hui en Syrie pour dire *adieu*, voit dans le pays de Hadrac, comme dans le français Languedoc, la Syrie dénommée à l'aide d'un terme usuel et caractéristique de la langue qui y était parlée². N'est-il pas plus

¹ Hitzig, Die Kleinen Propheten, Zacharja.

² Les versions anciennes ne nous apportent ici aucun éclaircissement : ἐν γῆ Σεδράχ, traduisent les Septante; Onus verbi Domini in terra Hadrach. Vulgate; בְּאַרְעָא דְּרֹחַמָא in terra Australi, Targum de Jonathan; Sermo Domini de terra Hadrach, Peschito; في ارض سدراج contra terram Sedrach, version arabe (Polyglotte de Londres). Cette dernière façon de traduire est la reproduction de celle des Septante, d'après lesquels est faite la version arabe. On sait que les versions arabes des divers livres de l'Ancien Testament reproduites par les Polyglottes de Paris et de Londres ont des origines fort différentes : ont été traduits sur le texte hébreu et par des juifs le Pentateuque (traduit par Saadia Gaon, † 942), Josué, 1 Rois 12-2 Rois 12, 16, et Néhémie, 1-9, 27; sur les Septante et par des chrétiens les 16 Prophètes, y com-

naturel de voir dans ces mots *pays de Hadrac*, immédiatement suivis de la mention de Damas, la Syrie damascénique désignée par le nom d'une de ses divinités, comme dans *pays de Peor* (pour Moabitide), *pays de Dagon* (pour Philistie), etc., ou, selon une opinion plus acceptable encore (Gesenius¹, Bleek, Kuenen²), par le nom d'un de ses rois, celui qui régnait à l'époque de la composition de l'oracle, un des prédécesseurs de ce Retsin, sous lequel le royaume de Damas fut détruit (vers 740) par Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie ? On sait que quelques années avant l'invasion de Tiglath-Piléser, Phul et l'armée assyrienne avaient paru en Syrie et dans le nord de la Palestine³.

pris les Lamentations à la suite des Prophéties de Jérémie (excepté Daniel, traduit sur Théodotion ; cette traduction des Prophètes a été faite par un prêtre chrétien d'Alexandrie à une date qui n'est pas connue et qui est peut-être postérieure au X^{me} siècle), les Psalmes, les livres dits de Salomon, Esdras ; sur la Peschito et par des chrétiens Job, les Chroniques, les Juges, Ruth, Samuel. 1 Rois 1-11, 2 Rois 12. 17.-25, Néhémie 9, 28.-13 (voyez l'étude complète de la question des versions arabes dans Eichhorn, Einl., §§ 275-302 ; de Wette, Einl., §§ 55, 65, 66, 74 ; Bleek, Einl., §§ 341, 349. 351. 353 ; voyez aussi Em. Rödiger, De origine et indole Arabicæ librorum V. T. historicorum interpretationis, Halle, 1829). La plus intéressante de ces versions est celle du Pentateuque, faite en manière de paraphrase, et d'accord avec les explications des Targums et l'exégèse rabbinique, par le rabbin Saadia Gaon, dont nous avons aussi la traduction d'Ésaïe. Les Polyglottes ne donnent pas de version arabe du livre d'Esther.

¹ Lexicon hebr. et chald., edit. Hoffmann, Lipsiæ, 1847.

² Et avant eux Hier. van Alphen, dans sa Dissertatio de terra Hadrach et Damasco, Traj., 1723.

³ Je trouve par trois fois, dans les documents d'origine assyrienne reproduits par Schrader à la fin de son livre sur *les Inscriptions cunéiformes et l'Ancien Testament*, la mention du pays de

La parole de l'Éternel est donc prononcée contre la Syrie damascénique et s'arrête sur Damas, la capitale, comme une menace, une malédiction, une sentence suspendue sur cette ville jusqu'au jour où le conquérant assyrien, le fléau de Dieu, viendra s'en faire l'exécuteur. Car l'Éternel a l'œil sur les hommes comme sur toutes les tribus d'Israël : il surveille la conduite de chacun, étranger ou Israélite ; il en tient, pour ainsi dire, bonne note, et de même qu'il a su châtier son peuple coupable par la bras des étrangers, notamment du peuple syrien, il saura châtier à leur tour ces nations étrangères dont il a fait maintes fois l'instrument de ses vengeances contre le peuple d'Israël.

La parole menaçante de l'Éternel s'arrête aussi sur Hamath, à la frontière de Damas. Le royaume de Hamath, autre état syrien voisin de celui de Damas, fut

Hadrac, d'ailleurs sans aucune note ni éclaircissement qui pût nous aider à résoudre la question qui nous occupe. Je transcris les trois passages, avec la traduction donnée en regard :

DIE ASSYRISCHEN VERWALTUNGSLISTEN.

A.

II Rawl. pl. 52.

1. Avers.

Text.		Uebersetzung.	
46. [Asur-bil-usur sa] 'ir Kal-hi.	A-na mat Ha-ta-ri-ka.	Asurbil-usur von Chalah.	Ins Land Hadrach.

2. Revers.

5. [Nabu-(ukin)-nisi sa] mat Kir-ru-ri.	A-na Muta- mat nu. Ha-ta-ri-ka.	Nabuukinnisi Nach Tödt- von Kurruri, dem liehe Lande Krank- Hadrach. heiten.	
15. [Kisu sa 'ir] Mi-hi-ni-is.	Ana mat Ha-ta-ri-ka.	Kisu von Michinis.	Ins Land Hadrach.

(Eberhard Schrader. Die Keilinschriften und das Alte Testament, Giessen, 1872, in-8°. Seit. 324-327.)

conquis, au temps d'Ézéchias, par Sanchérib et les Assyriens. Notre oracle serait donc antérieur à la mort d'Ézéchias (696), et d'après les remarques faites à propos du mot Hadrac, antérieur à la mort d'Achaz (726), contemporain de ce Retsin sous lequel Tiglath-Piléser détruisit le royaume de Damas. Pour ce qui est de l'époque de Zacharie, quelle raison pouvait avoir un prophète de la fin du VI^me siècle de se déchaîner contre deux villes alors sujettes de l'empire des Perses ?

De la mention de Tyr, nommée conjointement à Sidon, avec une insistance toute particulière à exalter sa puissance et sa richesse, nous pouvons conclure que notre oracle remonte au delà du VI^me siècle, Tyr n'ayant pu être réduite par aucun des conquérants de l'Asie avant Nebucadnetsar, qui détruisit la ville continentale ; la ville insulaire ne fut prise que deux siècles et demi plus tard par Alexandre, après sept mois de siège. La mention de Sidon nous reporte avant l'année 734, époque à laquelle Sidon, Acco et d'autres villes phéniciennes durent se soumettre à Salmanasar, tandis que Tyr, sous le roi Élylée, résista victorieusement à ce conquérant assyrien. Mais vers l'année 520, la Phénicie, depuis longtemps privée de son indépendance, affaiblie et humiliée, avait-elle encore de quoi s'attirer la colère de l'Éternel et les malédictions des prophètes ?

La Philistie, dont la Syrie et la Phénicie étaient comme les boulevards naturels contre les invasions venant du nord, se sent perdue, dès que Damas et Tyr ont succombé. L'autonomie des cités philistines, au moment où écrit l'auteur (par ces mots, *le roi disparaîtra de Gaza*, nous

devons entendre la suppression de la royauté indépendante de Gaza), nous fait songer à un état politique antérieur et à la période persique, et à la période babylonienne (625 av. J.-C.). Du moins, la présence d'un gouverneur perse à Gaza, du temps d'Alexandre, est certifiée par le témoignage unanime des historiens grecs et latins (Josèphe, Arrien, Quinte-Curce), et il est vraisemblable que telle était déjà la situation de cette ville non seulement par rapport à la Perse sous Darius, fils d'Hystaspe, mais encore par rapport à la monarchie chaldéo-babylonienne. Impossible d'ailleurs, étant donnés les termes dont se servent les historiens classiques pour désigner ce gouverneur perse¹, d'admettre avec Hengstenberg (Beitr. s. 378 f.) que ce commandant militaire portât comme satrape le nom de roi.

Les allants et les venants du v. 8 nous rappellent les invasions dont la Palestine fut si souvent le théâtre durant la période des Rois, au milieu de l'interminable conflit des monarchies égyptienne et assyrienne. L'Éternel promet à son peuple de le mettre désormais à l'abri de toute incursion, alors même que le flot dévastateur passera sur les pays limitrophes, Syrie, Phénicie, Philistie.

Les vs. 9-12 présentent une conception messianique que nous aurons à examiner dans le quatrième chapitre de

¹ V. Curt. IV. 6, 7 : præerat ei (Gazæ) Betis eximiæ in regem suum fidei, modicoque præsidio muros ingentis operis tuebatur. Cf. § 15. 30. Joseph.-Ant. XI, 8, 3 : τὴν τε Γάζαν καὶ τὸν ἐν αὐτῇ φρούραρχον, ὄνομα Βασπηήσην, ἐπολιόρχει. Dans Arrien (Exped. Alex. II, 25) il est désigné comme εὐνοῦχος τις, ὃ ὄνομα ἦν Βάτις, κρατῶν τῆς Γαζαίων πόλεως. — Voy. Bleek, Ueber das Zeitalter von Zach. IX-XIV, Stud. und Krit., 1852, s. 262.

cette étude. Tout ce que nous pouvons en dire ici, c'est qu'elle n'a rien de bien moderne et ne rappelle guère les idées religieuses des temps qui ont suivi l'exil. Seul, le v. 10 doit nous arrêter, comme donnant lieu à d'importantes remarques historiques.

Je détruirai les chars d'Éphraïm,
Et les chevaux de Jérusalem ;
Et les arcs de guerre seront anéantis.

Rapprochant ces mots de la première partie du v. 13 :

Car je bande Juda comme un arc,
Je m'arme d'Éphraïm comme d'un arc,

nous en tirons cette triple conclusion : 1° à l'époque de la composition de notre oracle, le royaume d'Israël subsistait à côté du royaume de Juda ; 2° l'un et l'autre était, au moins dans une certaine mesure, puissant et prospère ; 3° le royaume du nord vivait en paix avec le royaume du midi ; autrement, l'auteur de l'oracle, qui est évidemment Judéen, on le voit à la prédilection avec laquelle il parle de Jérusalem, à la place qu'occupe cette ville dans sa pensée et dans son cœur, ne s'exprimerait pas comme il le fait au sujet d'Éphraïm, le royaume du nord désigné par la plus importante de ses tribus, l'associant aux destinées de Juda, lui ouvrant les mêmes perspectives, lui promettant le même avenir, lui témoignant le même intérêt. Notre oracle aura donc été écrit au plus tard sous Jéroboam II, le dernier prince qui ait jeté quelque éclat sur le royaume d'Israël, et dont la mort fut suivie de cette anarchie effroyable qui ne cessa qu'en 722, avec la chute

de Samarie¹. A cette époque régnait sur Juda Osias, de glorieuse mémoire, lequel entretint avec Jéroboam II les rapports les plus pacifiques. Quel sens pouvait avoir, au temps de Zacharie et des Samaritains, ennemis des Juifs, cette mention d'Éphraïm vivant côte à côte avec Juda, dans des rapports tout amicaux, l'un et l'autre également redoutables au dehors, également prospères au dedans ?

Les versets 11 et 12 sur le retour des captifs forment le complément ordinaire et indispensable du tableau des temps messianiques. Quant au verset 13, il se relie étroitement avec les versets 11 et 12, et il n'est aucunement besoin de descendre jusqu'aux Maccabées pour s'expliquer cette déclaration :

Je soulèverai tes enfants, ô Sion,
Contre tes enfants, ô Javan !

Les prisonniers juifs, dispersés en divers pays, seront délivrés par les armes victorieuses du Messie et rendus à

¹ Les opinions varient légèrement sur la date de la chute de Samarie, les uns la plaçant en 720 (de Wette), les autres en 721 (Munk, Palestine), les autres en 722. Ewald, Graetz, Kuenen et les historiens qui les suivent adoptent l'année 719. Schrader maintient 722. Il y a plus d'unanimité pour la date de la chute de Jérusalem qu'on s'accorde en général à mettre en 588. Cependant la date 586 est proposée depuis quelque temps (Graetz, Kuenen, etc.). — Nous adopterons nous-même, pour la date de la chute de Samarie, l'année 722, sur laquelle il y a accord parfait entre les inscriptions cunéiformes et la Bible. On sait que les deux chronologies, biblique et assyrienne, présentent d'assez grands écarts pour les époques des règnes des rois d'Israël et de Juda, ces écarts atteignant presque un demi-siècle pour les règnes d'Achab et de Jéhu. (Voyez Schrader, *Die Keilinschriften und das A. T.*, s. 299).

la terre natale; or, parmi ces pays se trouvait la Grèce, spécialement les îles et les côtes de l'Asie Mineure colonisées par la race hellénique; nombre de Juifs, faits prisonniers par les Syriens et les Philistins dans leurs guerres incessantes avec Israël, avaient été vendus à ces Grecs ou enfants de Javan (Ἰωνες) que l'Éternel se promet de châtier par la main des enfants de Sion. C'est également aux captifs hébreux en pays grec que fait allusion Joël, le plus ancien des prophètes de notre recueil sacré (antérieur à 850 avant Jésus-Christ.)¹, quand il s'écrie, chapitre 3, versets 4 à 8 :

Que me voulez-vous, Tyr et Sidon,

Et vous tous, districts des Philistins?.....

Vous avez vendu les enfants de Juda et de Jérusalem aux enfants

Afin de les éloigner de leur territoire.

[de Javan,

Voici, je les ferai revenir du lieu où vous les avez vendus.....

Je vendrai vos fils et vos filles aux enfants de Juda,

Et ils les vendront aux Sabéens, nation lointaine.

Car l'Éternel a parlé.

Le passage de Joël sert d'explication et de commentaire au passage de Zacharie².

¹ M. Reuss le place vers 870 (La Bible, Les Prophètes, 1876); M. Édouard Montet (Étude littéraire et critique sur le livre du prophète Joël, thèse, Genève, 1877) vers 878. Cf. Credner, Der Prophet Joel, Halle, 1831.

² M. Bruston (ouv. cit., p. 128) voudrait que *les enfants de Javan* désignassent les Philistins. Il est vrai que la Genèse paraît faire venir les Philistins de l'île de Crète et que la science égyptologique semble avoir établi que les Philistins sont des Pélasges. Mais ces raisons nous paraissent insuffisantes pour établir la thèse de M. Bruston. Quant à la malédiction prononcée contre Canaan, qui doit être l'esclave de Sem et de Japhet, ne peut-on l'expliquer, avec

Nous ne nous arrêterons pas pour le moment à la théophanie contenue dans les versets 14-17, laquelle est tout à fait dans le goût des anciens prophètes ; les observations qu'elle suggère trouveront plus loin leur place. Mais voilà réunies assez de preuves historiques pour nous permettre de nous prononcer d'ors et déjà sur la date de notre oracle. Nous dirons donc qu'il nous paraît écrit par un prophète de Juda, à une époque où se faisaient pressentir de prochains mouvements des Assyriens du côté de l'est, les deux royaumes de Damas et de Hamath subsistant encore et ceux d'Israël et de Juda étant florissants et en paix l'un avec l'autre, par conséquent sous Osias et Jéroboam II, à la fin du règne de ce dernier prince, vers l'année 784 avant Jésus-Christ. Sous leurs deux prédécesseurs Amazia et Joas, il y eut une guerre terrible entre Juda et Israël, et en remontant au delà, on voit les deux royaumes éprouver de la part des Syriens une longue série de défaites.

M. Bruston, que par le fait que les Hébreux ou Sémites d'une part, les Philistins ou Japhétites de l'autre, firent la conquête du pays des Cananéens ? « Entre les quatre fils de Cham, c'est Canaan qui est maudit, parce que les Cananéens, parmi les Chamites, passaient aux yeux des Hébreux pour les plus dégradés moralement et les plus dignes de malédiction. Les autres Chamites, quoique ayant, d'après le sens du récit, leur part de la coulpe de Cham, ne sont pourtant pas expressément maudits. Il est donc impossible de justifier l'esclavage des nègres à l'aide de ce passage, d'autant moins que les peuples nègres proprement dits (Gen. 10, 6.) ne sont point donnés comme descendants de Cham. Canaan est voué au joug non seulement de Sem (Israël), mais encore de Japhet : dans les îles et sur les côtes d'Asie Mineure et d'autres pays, leurs établissements avaient été en partie, déjà de bonne heure, soumis par des tribus japhétiques. » Knobel-Dillmann, *Die Genesis*, Leipzig, 1875, s. 172).

Le chapitre 10 forme un nouvel oracle; mais rien n'empêche, comme nous allons le voir, de l'attribuer au même auteur.

Le prophète exhorte ses compatriotes à invoquer l'Éternel et l'Éternel seulement, à attendre de lui seul les pluies fertilisantes et les abondantes récoltes, à renoncer absolument à la consultation des théraphim et des devins, à l'interprétation vaine et trompeuse des songes. Pour s'être adonné à ces pratiques, au lieu de s'adresser uniquement à l'Éternel, Israël manquant de pasteur, c'est-à-dire de chef, de conducteur politique qui mène le peuple dans le droit sentier et lui imprime une salutaire impulsion religieuse et morale, est malheureux et errant comme un troupeau abandonné (image habituelle de l'égarement du cœur et de la misère qui en est la suite). — La responsabilité du péché d'Israël incombe surtout à ses chefs. Aussi l'Éternel va-t-il les châtier. Après quoi, faisant de Juda « son cheval de gloire dans la bataille, » et lui suscitant de nouveaux chefs, véritables héros, il foulera l'ennemi comme on piétine « la boue des rues, » « et ceux qui sont montés sur des chevaux¹, seront couverts de honte. » — L'Éternel fortifiera la maison de Juda et délivrera la maison de Joseph (le royaume du Nord), qu'il a un instant rejetée. Aujourd'hui il disperse les Éphraïmites (les Israélites du

¹ Cette expression, chez les prophètes hébreux, désigne en général les armées ennemies, la cavalerie, plus particulièrement les chars de combat, jouant le premier rôle à la guerre chez les peuples de l'Asie occidentale. On sait que ces mêmes prophètes furent toujours très opposés à l'introduction de la cavalerie dans les armées israélites. Cf. Deut. 17, 16.

Nord) parmi les peuples; mais au loin ils se souviendront de leur Dieu, et l'Éternel, les « sifflant » comme les brebis éparses d'un même troupeau, les ramènera de l'Égypte et de l'Assyrie; et le pays de Galaad et le Liban en seront repeuplés, et tel sera le nombre de ces rapatriés que « l'espace ne leur suffira pas. » L'Assyrie et l'Égypte seront humiliées et leur domination anéantie, tandis qu'Israël restauré et plein de force mettra sa confiance en l'Éternel.

Nous voyons immédiatement à ce contenu que la situation religieuse et politique des deux royaumes a changé en mal, et que l'horizon s'est assombri, depuis la composition du précédent oracle. Sans qu'on puisse dire précisément que l'idolâtrie règne parmi le peuple, des pratiques superstitieuses et payennes tendent cependant à faire négliger l'invocation de l'Éternel; Juda est gouverné par des chefs indignes; il est faible et a besoin d'être fortifié; Joseph ou Éphraïm est écrasé par un ennemi puissant; de nombreux Israélites sont déportés. Toutefois le mal moral et matériel n'est pas tel, les choses ne sont pas à ce point désespérées, que le prophète n'ait pleinement foi à la régénération et au relèvement de Juda, à la restauration d'Éphraïm, au retour des captifs et au repeuplement des régions dévastées (Galaad et les plateaux inférieurs du Liban, c'est-à-dire l'extrême nord et le nord-est du royaume des dix tribus), à l'humiliation et à l'abaissement des deux plus redoutables ennemis d'Israël, l'Assyrie et l'Égypte, positivement et nominativement désignées dans notre texte.

Si nous tenons compte de chacun de ces éléments, si nous remarquons que l'Assyrie est mentionnée à côté de l'Égypte comme désormais aussi redoutable pour l'indé-

pendance du peuple hébreu, que les versets 6-12 nous montrent Éphraïm subissant une déportation, à la vérité partielle, mais qui n'en a pas moins atteint et les pays transjordaniques et la région du Liban, notre oracle trouvera naturellement sa place au moment où vient d'avoir lieu l'expédition de Tiglath-Piléser, appelé par Achaz, roi de Juda, contre Retsin, roi de Syrie, et Pékach, roi d'Israël, donc dans les premières années du règne d'Achaz, vers 740 avant Jésus-Christ. Il suffit de se reporter au XVI^{me} chapitre du second livre des Rois (cf. 2 Chron. 28), pour voir jusqu'à quel point la conduite d'Achaz justifiait l'accusation de mauvais pasteur qui égare la nation et la fait pécher. Sous Achaz, comme sous son prédécesseur Jotham (2 Rois, 15, 37), Juda eut à souffrir des attaques combinées des Israélites et des Syriens, sous Pékach et sous Retsin. Achaz, que Juda fût trop faible ou lui-même trop lâche pour leur tenir tête, ne voit d'autre moyen de résistance que d'acheter, au prix de sommes considérables et de la plus honteuse des humiliations, le secours de l'Assyrie. Tiglath-Piléser, répondant à son appel, monte contre Damas, s'en empare, met à mort Retsin, emmène les habitants en captivité (2 Rois, 16, 9), et, poussant plus avant ses conquêtes, fait subir le même sort aux populations de Galaad et du pays de Nephthali (2 Rois, 15, 29)¹.

Si nous faisons descendre notre oracle jusqu'à l'époque de Zacharie, nous accumulons à plaisir les impossibilités.

¹ « Du temps de Pékach, roi d'Israël. Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie, vint et prit Ijon, Abel-Beth-Maaca, Janoach, Kédèsch, Hatsor, Galaad et la Galilée, tout le pays de Nephthali. et il emmena captifs les habitants en Assyrie » (2 Rois, 15, 29).

On pourrait déjà, avec Bleek, voir une preuve d'inauthenticité dans les théraphim et les devins du verset 2, ces superstitions, surtout celle des théraphim, n'ayant guère pu se maintenir après la restauration, malgré tels autres abus signalés çà et là dans les livres d'Esdras et de Néhémie. Mais comment les menaces du verset 3 aux chefs coupables s'adresseraient-elles à un Zorobabel si exalté dans les huit premiers chapitres de Zacharie? La mention comme puissances redoutables de l'Égypte vaincue et soumise par la Perse dès l'année 525, et de l'Assyrie, retranchée depuis longtemps du nombre des empires, serait absolument incompréhensible, quoi que puisse imaginer Hengstenberg pour parer à cette objection¹. Comprendrions-nous davantage la désignation spéciale de Galaad et du Liban comme centre de rapatriement pour les déportés? Renonçant donc à voir dans ce chapitre 10 l'œuvre du contemporain de Zorobabel, formulons comme suit nos conclusions :

Rien ne s'oppose à ce que l'auteur du chapitre 19 soit le même que l'auteur du chapitre 9, d'autant moins qu'il n'y a pas de différence de style entre les deux morceaux². Cet

¹ Hengstenberg n'entend pas ici, par les mots Égypte et Assyrie, les deux empires connus sous ce nom, mais il y voit une désignation méthaphorique et générale des pays où les Israélites étaient en exil à l'époque de Zacharie; c'est dans un sens typique que sont nommés ici les peuples qui furent jadis pour Israël les ennemis les plus dangereux.

² Dans les deux chap. le royaume du Nord est appelé *Ephraïm* (le nom de *Joseph* lui est aussi donné au chap. 10), jamais *Israël*, ce dernier mot étant réservé (9, 1.) à l'ensemble des douze tribus. — Comparez encore, pour la parenté du style entre chap. 9 et

auteur est un prophète de Juda (9, 7. 9. 10, 3.). L'oracle du chapitre 10 a été composé assez longtemps après celui du chapitre 9, alors que le tableau avait déjà bien changé et que les Assyriens étaient entrés en scène avec Phul d'abord, Tiglath-Piléser ensuite, mais antérieurement aux grandes catastrophes, à la fin du règne de Pékach, au commencement de celui d'Achaz, donc vers l'année 740¹.

Nous venons d'entendre le prophète, au chapitre 10, prendre, tout au moins à l'égard des chefs, le ton du reproche et de la menace, absolument étranger au chapitre 9 (10, 3.); à ce point de vue, le chapitre 11 forme un crescendo sur le chapitre 10, l'horizon du prophète s'as-

chap. 10. les deux passages 9, 15. : ils sont bruyants comme s'ils étaient pris de vin, et 10, 7. : leur cœur se réjouira comme s'ils étaient pris de vin (כְּמִיִּין).

¹ « Le chapitre X (de Zacharie) a dû être écrit dans les années qui vont de la déportation des habitants de la région transjordanique par Tiglath-Pilezer (739 av. J.-C.) à la chute de Samarie (719) » (Kuenen. Les prophètes et la prophétie en Israël, traduit et résumé, d'après l'original hollandais De profeten en de Profesie onder Israël, 2 vol. petit in-8°, Leyde, 1875, par A. Réville, La libre Recherche, revue du protestantisme libéral, 3^{me} année, Paris, 1877, p. 5½2). On voit que Kuenen admet l'année 719 comme date de la chute de Samarie; cette opinion est celle d'Ewald (Geschichte des Volkes Israel bis Christus, Göttingen, 1864-70). de Weber et Holtzmann (Gesch. des Volkes Israel, Leipzig. 1867). de Graetz (Geschichte der Juden, Leipzig, 1875, tome II, p. 101, 112. 149 et 217). Kuenen, Graetz et d'autres auteurs récents placent en 586 la catastrophe finale ou ruine de Jérusalem (voyez de Kuenen l'ouvrage cité et *La religion d'Israël*, traduction anglaise d'Alfred Heath May, Londres. 1875).

sombrissant tout à coup et ses déclarations devenant bien autrement menaçantes et terribles. Ce chapitre se divise en deux sections très distinctes, dont quelques-uns, Bleek par exemple, ont voulu, mais sans raison suffisante, faire deux oracles indépendants. L'écrivain sacré, ayant en vue surtout le royaume du Nord, peint un état d'anarchie compliqué d'une invasion étrangère. Les trois premiers versets se rapportent à cette invasion ; le reste du chapitre (versets 4-17) a trait à la guerre civile et aux désordres intérieurs.

Les versets 1-3 sont écrits sous forme métrique et en manière de prosopopée. Le poète, s'adressant aux cyprès du Liban et aux chênes de Basan, les invite à se lamenter, car l'ennemi incendie sur son passage et détruit les cèdres et les forêts inaccessibles dont les pâtres et jusqu'aux bêtes sauvages étaient fiers et orgueilleux. Il va sans dire que nous prenons ces paroles au propre et que nous n'aurions aucune raison de voir dans les cèdres du Liban les grands et les principaux d'Israël.

La section versets 4-17 présente la particularité d'être en simple prose, tandis que tout ce qui précède (9-11,3.), comme tout ce qui suit (12-14), est rythmé¹. Deux actions symboliques y sont décrites par le prophète. Versets 4-14, le prophète prend, sur l'ordre de Jahvèh, la conduite du troupeau destiné à la boucherie (le royaume du Nord), troupeau voué aux déprédations et cruautés de toutes sortes de ses pasteurs violents et cupides, non qu'il veuille

¹ Quelques traducteurs ne font commencer la partie prosaïque qu'au v. 7 et la terminent au v. 16, le v. 17 formant un distique.

faire une tentative désormais inutile pour ramener ces égarés, mais afin de leur signifier par un acte symbolique (la rupture des deux houlettes) l'imminence et la nature des châtiments qui vont les frapper.

Les versets 4-6 nous font assister aux sanglantes menées de ces compétiteurs au trône, dont les crimes remplissent les fastes du royaume du Nord à partir de la mort de Jéroboam II. Le prophète, développant la comparaison du troupeau, assimile la conduite de ces compétiteurs à un trafic de boucherie, les uns, pareils à des bergers, vendant à d'autres, pour s'enrichir, et le sceptre qu'ils ont usurpé et les sujets qu'ils tyrannisent, les autres, semblables à des bouchers, les achetant pour les égorger. Image dont on remarquera la force et la singulière énergie. Ces brebis destinées à la boucherie, l'Éternel ordonne au prophète de les paître, non dans le but de les délivrer des mains de ceux qui les vendent et qui les achètent, tentative impossible dans une situation absolument désespérée, mais pour leur déclarer que l'Éternel, n'ayant plus de pitié pour les habitants du pays, les « livre aux mains les uns des autres et aux mains de leur roi. »

Obéissant à l'ordre de l'Éternel (7-14), le prophète se met à paître les brebis destinées à la boucherie, « brebis les plus misérables du troupeau, » ces derniers mots contenant une allusion transparente au royaume des dix tribus. Il prend deux houlettes et appelle l'une grâce (ou protection de l'Éternel contre les ennemis du dehors), l'autre union¹ (ou paix et accord entre Juda et Israël). Il

¹ Calvin lit חֲבֻלָּים que lisaient déjà les Septante, Aquila, Sym-

est parlé ici *des* trois pasteurs que le prophète extermine en un mois, l'article indiquant un fait contemporain de l'auteur : ce sont évidemment trois princes qui se succèdent dans l'espace d'un mois et périssent tous de mort violente. A vrai dire, nous ne trouvons pas, dans la liste des rois d'Israël que nous fournissent les livres historiques, trois princes dont tel ait été le cas; mais comme l'écrivain sacré doit comprendre parmi ces trois pasteurs de simples usurpateurs de la couronne, dont les historiens bibliques n'auront pas enregistré la courte apparition sur le trône d'Israël, et que d'ailleurs, selon la remarque de Bleek, nous ne sommes pas forcés de voir dans l'expression « un mois » une période exacte de trente jours, le triple événement auquel notre texte fait allusion trouve aisément sa place soit en 771, sous Menahem, après le règne éphémère de Zacharie et de Schallum¹, tous deux assassinés dans l'espace d'un mois, soit pendant l'inter règne (738-730) qui suivit la mort de Pékach dont le meurtrier, Osée, ne parvint à s'asseoir sur le trône qu'au bout de neuf années².

mague, Jérôme (puisqu'ils traduisent *σχινίσματα*, funiculos) et non le participe pluriel **חבלים** que donne le texte masorétique. La critique moderne a suivi Calvin et adopté la leçon **חבלים** d'où le sens de liens, fig. union.

¹ Schallum ne régna qu'un mois (2 Rois, 15, 13.).

² M. Bruston, qui, d'accord avec Ewald et Knenen, fait dater la rédaction de 11,4.17. du début du règne de Pékach, croit que, s'il s'agissait de trois rois tués successivement, l'article serait inutile, et que le prophète aurait dit : « Je détruisis trois bergers (et non les trois bergers) en un mois; » que, par suite, « cette expression ne peut s'appliquer qu'à trois personnages exerçant en même temps et de concert la souveraineté, à une sorte de triumvirat, » et qu'elle

Dans la première hypothèse, l'invasion à laquelle nous reportent les versets 1-3, serait celle de Phul; dans la seconde, celle de Salmanasar.

Après avoir exercé contre ces trois pasteurs les jugements de l'Éternel, le prophète en vient aux brebis elles-mêmes, qui ne lui témoignent qu'antipathie et dégoût. Il leur dit : « Je ne vous paîtrai plus ! Que celle qui va mourir, meure; que celle qui va périr, périsse, et que celles qui restent se dévorent les unes les autres. » Et prenant sa houlette grâce, il la brise, en signe de la rupture du pacte que l'Éternel a fait avec tous les peuples. C'est dire que l'Éternel délie les peuples étrangers de l'engagement qu'ils sont censés avoir pris envers lui de laisser Israël en paix. La rupture de la première houlette marque donc le déchaînement de la guerre étrangère, s'ajoutant à la guerre civile pour consommer la ruine d'Israël; en d'autres termes elle annonce, comme immi-

désignerait « le roi Pekakhiah et deux autres personnages, Argob et Hâ-arié (Le lion), qui furent tués en même temps que lui par Pékakh (2 Rois, 15, 25.). » C'est, ce nous semble, tirer une induction forcée de la présence de l'article; et puis, qui nous dit que les deux personnages tués avec Pékachia, et que le passage des Rois ne désigne pas autrement, étaient « peut-être les deux favoris de Pékachia? » Enfin et surtout, le livre des Rois nous montre Pékachia, Argob et Hâ-arié égorgés simultanément, en un seul et même massacre, et non pas successivement, dans l'espace d'un mois entier. — Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire l'opinion de l'école orthodoxe rigide qui voit dans les trois bergers exterminés en un mois la chute successive des trois grandes monarchies babylonienne, perse et macédonienne, laquelle eut lieu en trente semaines d'années, soit 210 ans environ, et dans le pasteur insensé l'empire romain.

nente, une redoutable invasion assyrienne. Et les malheureux brebis qui prirent garde à cette action symbolique, purent y reconnaître une déclaration formelle et irrévocable de l'Éternel.

Ici se place, versets 12 et 13, la demande de salaire adressée par le berger à son troupeau, c'est-à-dire par le prophète à ce peuple qu'il renonce à diriger plus longtemps et qu'il abandonne à lui-même et à son misérable sort (« Je ne vous paîtrai plus, » verset 9). La demande de ce salaire, sur lequel le prophète ne semble guère compter, n'a d'autre but que de constater et mettre en relief le peu de cas que font ces impies de l'Éternel et de ses envoyés. « Si vous le trouvez bon, donnez-moi mon salaire; sinon, ne le donnez pas. » Et ils pèsent pour le salaire du prophète trente sicles d'argent, somme dérisoire, tout au plus le prix d'un esclave (Ex. 21,32.)¹. Cette somme revenant à l'Éternel en la personne de son représentant, il est juste qu'elle soit versée au trésor² de sa maison, c'est-à-dire du

¹ S'il faut s'en rapporter aux Septante, qui traduisent sonnev't שִׁקְלָא par διδραχμων, l'ancien sicle hébreu aurait valu environ deux francs de notre monnaie. Quant aux sicles frappés par les Macchabées, leur valeur est de quatre drachmes.

² C'est par une légère correction du texte, le changement de יֹצֵר en אֹצֵר, adoptée par divers critiques, en particulier par Ewald et par M. Reuss, que nous obtenons ce sens de trésor que justifie assez bien le contexte. Il est bien difficile de traduire « le potier, dans la maison de l'Éternel. » La version syriaque a le mot trésor. — « Le mot *iotser*, dit M. Bruston (ouv. cit., p. 128 s., note 2), signifie souvent *potier*; mais on ne voit pas dans quel but cet argent aurait dû être jeté à un potier, et il n'est pas vraisemblable qu'il y eût une poterie tout près du temple de Jéhovah. Puis-

temple; c'est pourquoi l'Éternel dit au prophète : « Jette-le au trésor, ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé ! » Le prophète, prenant les trente sicles d'argent, les jette « au trésor, dans la maison de l'Éternel. »

Enfin, verset 14, la seconde houlette union est brisée, « pour rompre la fraternité entre Juda et Israël; » ce qui n'indique pas forcément qu'une guerre fratricide doit éclater entre les deux royaumes, mais que Juda se désintéresse complètement du sort d'Israël et l'abandonne à sa malheureuse destinée; c'est la rupture de la solidarité d'intérêts qui unissait les deux royaumes frères, de la commune affection qui les portait à se prêter un mutuel secours, en un mot l'abandon complet et le rejet définitif d'Éphraïm.

De 15 à 17, action symbolique nouvelle et d'un caractère tout différent : c'est encore le rôle de pasteur que joue le prophète, mais de pasteur insensé, de mauvais roi qui consomme la ruine de son peuple. Ce pasteur, que l'Éternel va susciter dans le pays, n'aura nul souci des brebis blessées ou malades, et dévorera la chair de celles qui sont saines et grasses, déchirant jusqu'aux sabots de leurs pieds. Et l'Éternel maudit ce « pasteur de néant, »

qu'il s'agit d'argent, ce mot, dérivé d'une racine qui veut dire *former*, doit désigner ici un ouvrier en métaux. Pour la réparation des vases, bassins, ustensiles de toute sorte, qui servaient au culte, il devait y avoir un ouvrier de ce genre, qui avait sans doute son atelier dans quelqu'une des dépendances du temple (V. Lange, Bibelwerk). » Cette hypothèse est plausible et aurait l'avantage, très grand selon nous, d'éviter une correction du texte; seulement le mot *iotser* a toujours dans la Bible le sens de potier, excepté dans un passage d'Ésaïe (Es. 44, 9.), où il signifie statuaire, fabricant d'idoles.

dans lequel nous pouvons voir à volonté soit Menahem¹, soit Osée².

Tel est ce chapitre 11 dont le contenu, peu transparent au premier abord, exigeait une longue et minutieuse analyse, accompagnée de certains éclaircissements³. Et maintenant, y a-t-il rien dans ce chapitre qui rappelle, même de loin, les événements bien connus de l'âge du prophète Zacharie ? Qu'est-ce, à l'époque de Zacharie, que cette invasion, ces trois pasteurs, cette anarchie en Israël, ce roi qui dévore son propre troupeau ? Et si c'est une prophétie qui vise les temps de la domination gréco-romaine, à quelle partie de ces temps la rapporter ? C'est ici que

¹ Menahem, nous dit le livre des Rois (2 Rois. XV, 19-20), donna à Phul, roi d'Assyrie, pour que celui-ci l'aidât à affermir la royauté entre ses mains, mille talents d'argent prélevés sur les plus riches de ses sujets.

² Nous avons dit que M. Bruston voit en lui Pékach et fait dater 11, 4.-17. du commencement du règne de ce prince ; dès lors l'invasion annoncée est celle de Tiglath-Pélézar. M. Bruston détache d'ailleurs 11, 1.-3. de 11, 4.-17. et en place la composition dès le règne de Pékachia, prédécesseur de Pékach. Ce dédoublement de l'oracle, avons-nous dit, n'est pas nécessaire, malgré le style et le ton poétiques des trois premiers versets tranchant sur l'allure prosaïque des quatorze derniers.

³ M. Bruston (ouv. cit., p. 127) croit que les deux actions symboliques que renferme 11, 4.-17. ont pu être accomplies, sinon dans tous leurs détails, du moins dans leurs traits essentiels. Cette opinion nous paraît bien difficile à soutenir, et nous aimons mieux, avec M. Reuss (La Bible, Les Prophètes, Introduction et passim), voir dans la plupart de ces actions symboliques des prophètes des narrations fictives, des allégories, « des figures de rhétorique destinées à représenter sous des formes concrètes des idées abstraites, religieuses ou morales, des jugements sur la situation donnée, des pronostics de l'avenir » (Reuss, ouv. cit., t. I, p. 54).

l'on peut donner libre carrière à son imagination et hasarder avec Hengstenberg les suppositions les plus étranges. Nous aimons mieux, restant dans les limites d'une saine critique historique, nous en tenir à l'époque qui ressort naturellement de l'examen auquel nous venons de soumettre notre texte, savoir l'époque de Menahem (771), ou celle d'Osée (730), l'époque de l'invasion de Phul¹, ou celle de la première invasion de Salmanasar². Dans ce dernier cas, un intervalle de cinquante-quatre ans séparant la composition du chapitre 11 de celle du chapitre 9, il serait plus difficile, mais non impossible, de les attribuer au même auteur. Il est vrai que l'hypothèse de l'époque de Phul et de Menahem a de son côté l'inconvénient, sans importance bien grande d'ailleurs, de rendre la date du chapitre 11 antérieure à celle du chapitre 10³; ainsi se trouve rompu l'ordre dans lequel nous sont parvenus les trois chapitres; mais il est permis de se demander, à en

¹ Ou de la première invasion de Tiglath-Piléser, si nous admettons avec Schrader (*Keilinschriften*), suivi en cela par M. Maspero (*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. Paris, 1876, in-12), que le Phul et le Tiglath-Piléser du livre des Rois ne sont, sous deux noms différents, qu'un seul et même personnage, le Touklathabal-asar des inscriptions assyriennes.

² L'invasion de Phul coïncide avec le commencement du règne de Menahem; la première de Salmanasar, avec les débuts du règne d'Osée.

³ Cet inconvénient n'a pas paru bien grand à la critique, puisque Bleek place la composition de 11, 4.-17. sous Menahem, mort en 760, et Kuenen peu avant la guerre syro-éphraïmite, vers 743. tous deux s'accordant à placer chap. 9 vers 780, sous Jéroboam II et Osias. chap. 10 vers 740, et chap. 11, 1.-3. après quelque invasion des Assyriens, suivant Kuenen celle de Tiglath-Pilézer, vers 740.

juger par d'autres écrits du recueil des Prophètes, si l'ordre de ces trois chapitres est nécessairement l'ordre chronologique. Nous avons remarqué qu'au point de vue des menaces et des sombres pronostics pour l'avenir, le chapitre 11 forme un crescendo par rapport au chapitre 10, ce qui correspond parfaitement à l'aggravation de la situation politique du royaume du Nord, de Pékach à Osée. En renversant l'ordre des deux chapitres, nous avons un decrescendo auquel répond non moins bien la détente qui a dû s'opérer dans l'esprit du prophète, en passant de l'affreuse anarchie de 771 au règne relativement long et peu troublé de Pékach (758-738). Aucun motif décisif ne faisant pencher la balance dans un sens plutôt que dans l'autre et ne nous permettant de nous prononcer, nous laissons au lecteur l'alternative du choix entre l'époque de Menahem et celle d'Osée. S'il fallait absolument que nous choisissions entre les deux, nous adopterions la date 771 comme moins éloignée de la date 784 de notre premier oracle (chap. 9) et comme intermédiaire entre cette date et la date 740 que nous avons assignée au second oracle (chap. 10)¹.

Disons enfin que le ton général du chapitre 11 nous confirme dans l'idée, déjà suffisamment appuyée sur les cha-

¹ En somme, l'auteur de Zach. 9-11 est un contemporain d'Osée et d'Ésaïe. « Du reste, dit Kuenen (Hist. crit., p. 471), entre son écrit et les livres de ces prophètes et celui d'Amos, il y aurait bien des rapprochements à faire. Voir Zach. 9, 10, 10, 4, 5. comp. Es. 2, 7, 30, 15, 16, 31, 1, 9, 1.-7. comp. à Amos 1, 3. ss. (comp. Baur, Amos, p. 128); 10, 5, 10. et Osée 9, 6, 1, 7. (comp. Simson, Osée, p. 40 et 4). »

pitres 9 et 10, que l'auteur n'est Éphraïmite ni de cœur, ni de nationalité ; c'est, bien vraisemblablement, un Judéen, et la hardiesse avec laquelle il s'exprime au sujet du royaume du Nord et de ses rois, montre qu'il écrit en Juda, à l'abri des colères de ceux qu'il censure.

Les chapitres 12-14 nous transportent à une époque bien postérieure à celle des trois oracles que nous venons d'examiner. Là, nous étions au VIII^{me} siècle : Samarie était encore debout, et le royaume du Nord subsistait à côté du royaume de Juda ; ici, l'horizon se resserre : nous n'avons plus en face de nous que Jérusalem, Samarie a disparu de la scène, et la cité de David elle-même est à la veille d'une catastrophe. Tout cela nous conduit bien plus bas que l'année 722, où le royaume du Nord succombe sous les coups de l'Assyrien Salmanasar, et nous force à descendre jusqu'aux derniers temps de Jérusalem et de Juda, détruits en 588 par le Babylonien Nebucadnetsar. Mais n'anticipons pas sur les résultats de la discussion et procédons à l'examen du contenu de nos trois chapitres.

Une lecture attentive nous permet d'y reconnaître deux oracles bien distincts : l'un formé par le chapitre 12 et les six premiers versets du chapitre 13, l'autre par les trois derniers versets du chapitre 13 et le chapitre 14 tout entier. Dans le premier de ces oracles (12,1.—13,6.), la suite des idées est très nette et se saisit facilement. L'ensemble du morceau peut se diviser en trois alinéas, ayant pour titres : délivrance, repentance, purification. D'abord une courte suscription, qui rappelle le début du chapitre 9 et pourrait bien n'être qu'une addition postérieure :

« Oracle, parole de l'Éternel sur Israël, » Israël désignant le peuple de Dieu, réduit actuellement, comme on va le voir, au seul royaume de Juda¹. Après quoi l'oracle débute par ces paroles solennelles, où est exaltée la toute-puissance du Créateur et Maître de l'univers matériel et du monde des esprits, digne prélude du tableau grandiose qui va se dérouler aux yeux du lecteur :

Ainsi parle l'Éternel, qui a étendu les cieux et fondé la terre,
Et qui a formé l'esprit de l'homme au dedans de lui.

Suit la déclaration de l'Éternel ou l'oracle proprement dit : le jour vient où tous les peuples d'alentour et toutes les nations de la terre s'assembleront contre Jérusalem ; en ce jour-là, l'Éternel fera de sa ville sainte une coupe d'étourdissement, une pierre pesante pour tous les peuples qui seront venus l'assiéger ; en ce jour-là, il frappera d'aveuglement les chevaux et leurs cavaliers ; en ce jour-là, il fera des chefs de Juda² comme un foyer ardent parmi

¹ Hengstenberg voit ici dans *Israël* (étymologiquement *celui qui combat Dieu* יִשְׂרָאֵל) tous les ennemis de la théocratie. Où les opinions préconçues et le parti pris ne peuvent-ils pas conduire l'exégète ?

² Il semblerait résulter, de la teneur des versets 2, 5 et 7 (cf. 14, 14.), qu'il y eût une certaine rivalité entre Jérusalem et Juda, entre la capitale et la province, au moment où l'auteur écrivait ; ce qui donne à penser à Kuenen (Hist. crit. p. 478) que l'auteur n'a pas dû être un habitant de la ville, mais que nous avons affaire à un prophète « campagnard. » Nous adoptons, pour les derniers mots du verset 2, fort obscurs en eux-mêmes et incompréhensibles dans la plupart des traductions, le sens et l'interprétation de M. Reuss : Voyez, je fais de Jerusalem une coupe d'ivresse pour tous les peuples à l'entour, et cela regardera aussi Juda, quand on mettra le

du bois, comme une torche enflammée parmi des gerbes, et Jérusalem restera à sa place, à Jérusalem ; en ce jour-là, il accordera aux habitants de Jérusalem une protection si efficace, que les plus faibles parmi eux seront dans ce jour comme David, et la maison de David comme Dieu, comme l'ange de l'Éternel devant eux ; en ce jour-là enfin il détruira toutes les nations qui seront montées contre la ville sainte. — Telle est, chap. 12, vs. 1-9, la première section, celle que nous intitule délivrance.

Après la délivrance et les bienfaits de l'Éternel, voici le repentir et la pénitence. Cette seconde idée remplit la fin du chapitre 12, du verset 10 au verset 14. Ici, il est question d'un crime, commis récemment par la nation, peut-être le meurtre d'un prophète¹. En ce jour-là (répétition de la formule qui revient presque à chaque verset de ce chapitre et des deux suivants), le crime commis par la nation sera expié par un deuil national, deuil si général et si profond² que chaque famille le célébrera à part,

siège devant Jérusalem ; c'est-à-dire, toutes les promesses que je fais à Jérusalem, concernent également Juda : l'assistance divine et la victoire doivent être leur commun partage.

¹ Quand même nous admettrions, au verset 10, la correction que Bleek fait subir à la ponctuation masorétique, et que nous lirions **וְיָהוּיָהּ** au lieu de **וְיָהוּיָהּ**, conformément à Jean 19, 37. : ὁψοντα εἰς ὃν ἐξελέτησαν, nous ne ferions qu'éclaircir un peu plus un texte bien suffisamment clair par lui-même, vers moi qu'ils ont percé signifiant, de toute évidence, vers moi qu'ils ont percé en la personne de mon serviteur.

² Ce deuil sera aussi grand, est-il dit, que le deuil d'Hadadrimmon dans la vallée de Magniddon. Voilà une crux interpretum dont on a proposé, sans grand succès, bien des explications, même les plus hasardées, jusqu'à voir (Hitzig) dans ce deuil d'Hadadrimmon

depuis la famille royale, les familles sacerdotales et les familles des prophètes, jusqu'à la dernière famille du peuple, et que même dans chaque maison, les femmes le célébreront séparément.

Enfin, 13,1.-6., le repentir est suivi de la purification :

En ce jour-là, une source sera ouverte
Pour la maison de David et les habitants de Jérusalem,
Pour le péché et pour l'impureté ;

en ce jour-là, l'Éternel fera disparaître du pays jusqu'aux noms des idoles et en effacera de la mémoire du peuple le souvenir à tout jamais ; en ce jour-là, les faux prophètes rougiront du métier infâme qu'ils exercent, et, reniant ce titre de prophètes qu'ils ont rendu méprisable et déshonorant, ils préféreront se faire passer pour de simples laboureurs et des esclaves de la glèbe ; et si l'un d'eux osait encore élever la voix pour dire des mensonges au nom de l'Éternel, son père et sa mère, qui l'ont engendré, le transperceraient dans l'ardeur de leur zèle et de leur sainte indignation.

Ce qui ressort en première ligne de l'exposé général qui précède, c'est le silence absolu de l'auteur sur le royaume des dix tribus ; évidemment ce royaume n'existe plus : il a été balayé une fois pour toutes par la formidable invasion assyrienne et il ne saurait plus en être question ; de cet Israël dont parle la suscription, authentique ou non, de notre oracle, le royaume de Juda est tout ce qui reste. Les limites extrêmes pour l'époque de la composition de notre oracle sont donc d'une part l'année 722, d'autre

telle solennité des religions païennes, celle de la mort d'Adonis chez les Phéniciens. Nous les examinerons en détail un peu plus loin.

part l'année 588. Mais à quelle date précise nous arrêter dans cet intervalle ? Bleek opine soit pour les dernières années du règne de Jojakim (609-599), soit pour le règne de Jojachin (599) ou celui de Sédécias (599-588). Il est bien évident en effet que nous ne saurions songer aux règnes ni d'Ézéchias (726-696), ni de Josias (639-609), le meurtre d'un homme de Dieu (12,10.) et le besoin de purification et d'abolition du culte des idoles et du faux prophétisme (13,1.-6.) s'expliquant peu sous ces princes ardents jahvistes qui ont mis tous leurs soins à purifier Juda et à en extirper l'idolâtrie et les abus de toutes sortes. Or, si nous mettons à part ces deux règnes, il ne nous reste plus, de 722 à 588, comme date possible de notre oracle, que les règnes de Manassé (696-641) et d'Amon (641-639) ou ceux des quatre successeurs de Josias (609-588). M. Reuss pencherait pour l'hypothèse du règne de Manassé, laquelle expliquerait bien l'allusion du chapitre 12, verset 10¹. Mais ne voyons-nous pas, par le livre de Jérémie, que des prophètes ont été persécutés et mis à mort sous les successeurs de Josias comme sous le règne de Manassé ? Il nous semble d'ailleurs difficile qu'en face de l'impie et sanguinaire Manassé, persécuteur acharné des Jahvistes fidèles, qui est resté, chez les historiens hébreux, le plus abhorré des mauvais princes, tellement qu'ils n'hésitent pas à voir jusque dans la catastrophe

¹ C'était l'opinion de Hitzig (Kl. Proph., p. 352 ss.) qui, pour démontrer que 12. 10. fait allusion au meurtre d'Ésaïe, a recours à une étrange exégèse, laquelle a bien pu servir aux commentateurs de l'Apocalypse à trouver le nombre de la Bête, mais est inapplicable ici. C'est l'exégèse des lettres chiffrées. Nous renvoyons le lecteur au livre de Hitzig.

finale la juste punition de ses forfaits (2 Rois, 24, 4.), ou même en face d'un Amon, digne fils et successeur d'un pareil père et en tous points son imitateur, un prophète ait pu, voyant tout en beau et dans l'excès de l'enthousiasme, promettre avec une confiance si parfaite l'intervention éclatante de Jahveh et l'anéantissement de tous les peuples de la terre conjurés contre Jérusalem, et, bien loin de laisser percer à l'égard des princes le moindre sentiment de réprobation, mettre au contraire en relief et exalter (12, 7.-8.) la dynastie des Isaïdes représentée par de tels hommes.

On ne saurait se prévaloir ici de la captivité de Manassé, de son repentir et de sa conversion, l'historicité de ces faits étant douteuse : le livre des Rois n'en parle pas, ils ne sont rapportés que par les Chroniques (2 Chron. 33).

Force est donc de faire dater notre oracle des successeurs de Josias¹ ; mais au lieu de choisir avec Bleek les dernières années de Jojakim ou les règnes de Jojachin et Sédécias, nous opterons de préférence pour les premières années de Jojakim ou le règne si court de Joachaz (trois mois seulement, en l'an 609).

Nous invoquerons ici la raison que nous faisons valoir tout à l'heure contre l'époque de Manassé et d'Amon : au lendemain du glorieux règne d'un Josias, si pieux et si zélé pour le culte et les ordonnances de Jahveh, sous le règne éphémère d'un Joachaz qui n'a guère eu le temps de faire ni le bien ni le mal, ou aux débuts d'un Jojakim

¹ Notre prophète est ainsi un contemporain de Jérémie. ce qui nous explique très bien que, comme ce dernier, il se déchaîne contre le faux prophétisme (13, 2.-6.).

et avant qu'il se fût porté aux derniers excès¹, nous comprenons encore la confiance et l'enthousiasme que nous signalions chez notre prophète et cette espèce de glorification de la dynastie des Isaïdes. Nous ne les comprenons plus pendant les dernières années de Jojakim, ni du temps de Jojachin et Sédécias. Telles furent à ce moment et la gravité des désastres et la rapidité avec laquelle ils se succédèrent, que le moins clairvoyant n'y pouvait voir que le dernier acte du drame fatal. Qui aurait eu le courage de se représenter l'avenir, et un avenir indiqué comme très prochain, sous des couleurs aussi riantes, alors que ce n'était plus pour Juda que crimes et sacrilèges à l'intérieur, qu'invasions et déportations à l'extérieur? En présence de princes impies et dégénérés, en face d'une décadence religieuse et politique absolument irrémédiable, qui eût osé compter sur un tel repentir (12, 10.-14.), sur une transformation morale si étonnante (13, 1.-6.)? Il faut lire le livre des Rois, en général si digne de foi et si véridique, il faut lire Jérémie et Ézéchiël, pour se faire une idée de l'état matériel et moral et de la situation désespérée du royaume quand Jojakim, qui s'est fait au dedans l'odieux persécuteur des prophètes, ne parvient qu'à force de tributs, dont il écrase ses sujets, à conjurer quelque temps la catastrophe et à détourner la fureur toujours prête à se déchaîner des Chaldéens, que Jojachin est emmené avec dix mille des siens à Babylone et disparaît de la scène aussi brusquement que l'avait fait Joachaz dix ans plus tôt, que

¹ Quoique déjà souillé vraisemblablement du meurtre du prophète Uria (voy. Jér. chap. 26).

Sédécias enfin, le plus malheureux, non le plus coupable, est comme réservé pour voir se consommer la ruine totale de son royaume, la destruction de Jérusalem et du temple, le massacre de ses propres enfants, la déportation en masse de ses sujets (Voy. 2 Rois, 23, 13.-25).

On remarquera que nous ne nous sommes pas appuyé, pour placer la composition de notre oracle postérieurement à la mort de Josias, sur le verset 11 du chapitre 12, dont Bleek fait sa preuve décisive et son principal argument. Dans ce verset, le prophète, qui veut exprimer toute la grandeur du deuil de Jérusalem pleurant le meurtre du représentant de Jahveh, le compare au deuil d'Hadadrimmon, dans la vallée de Meguidon :

En ce jour là, le deuil sera grand à Jérusalem,
Comme le deuil d'Hadadrimmon dans la vallée de Meguidon.

Faut-il voir là nécessairement une allusion à la mort de Josias? Bleek le croit, et il en conclut que l'oracle n'a pu être écrit que sous les successeurs de ce prince. Cette interprétation lui paraît s'imposer d'elle-même, si on rapproche notre verset et son contexte des passages 2 Rois, 23, 29. s. et 2 Chron. 35, 22.-25. N'y est-il pas question de la mort lamentable de Josias, tué à Meguidon par les archers du pharaon Neco, de la douleur poignante et générale de ses sujets, des plaintes qu'écrivirent les prophètes (Jérémie) et que, longtemps encore après l'événement, redisaient chanteurs et chanteuses de Juda, enfin du deuil sans précédent de tout un peuple, deuil qui devint proverbial? Quant à savoir ce que peut bien être Hadadrimmon (là est précisément le nœud de l'énigme), Bleek

s'en réfère à saint Jérôme qui déclare, dans son commentaire, qu'Hadadrimmon est le nom d'une localité près de Meguiddo, appelée de son temps Maximianopolis. Bleek n'hésite donc pas à voir, dans le deuil d'Hadadrimmon, les manifestations auxquelles donna lieu la perte de Josias, si douloureusement ressentie et si longtemps pleurée de tous. Bien que l'avis de Bleek soit partagé par la majorité des critiques, on pourrait dire que l'allusion à la fin si triste de Josias n'est pas absolument évidente. On ne saurait, il est vrai, insister sur ce point que 2 Rois 23, 29. s. énonce simplement et sèchement le fait de la mort de Josias tué à Meguiddo par les Égyptiens et se tait absolument sur le deuil national qui en fut la suite ; tout au plus serait-il permis d'en conclure que Bleek ne peut invoquer ce passage au même titre que 2 Chron. 35, 22.-25., sans qu'on eût pour cela le droit de suspecter ici le témoignage des Chroniques. Mais la déclaration de saint Jérôme, est-elle nécessairement autre chose qu'une hypothèse du commentateur ? On a d'ailleurs quelque peine à s'expliquer ce que vient faire, dans notre contexte, la mention du deuil tout local d'une ville sur laquelle les Rois et les Chroniques gardent le plus profond silence, lorsque le terme de comparaison devrait être un deuil national, un deuil de Jérusalem et de Juda, et non le deuil d'Hadadrimmon. Telles sont les considérations qui ont empêché Hitzig et M. Reuss ¹ de voir dans le deuil d'Hadadrimmon une allusion à la

¹ La grande raison invoquée par Hitzig et par M. Reuss contre l'opinion qui voit dans le deuil d'Hadadrimmon une allusion à la mort de Josias, c'est que le deuil de Josias s'est fait à Jérusalem et non à Hadadrimmon.

mort de Josias et qui nous ont fait hésiter nous-même à accorder à notre verset la valeur d'une preuve historique et à nous en servir, comme Bleek, pour fixer l'âge de notre oracle : ce passage n'était, à notre sens, ni assez clair, ni assez explicite, pour que nous nous crussions autorisé à en appliquer le contenu à Josias. Toutefois, dans l'état actuel de la science, et avec l'insuffisance des données historiques et des moyens d'éclaircissement dont nous disposons, le mieux est peut-être de s'en tenir, avec la plupart des interprètes, à l'antique exégèse de saint Jérôme, et de voir dans le deuil d'Hadadrimmon une allusion à la mort de Josias¹. Comme nous plaçons notre oracle dans les temps qui ont suivi immédiatement cette mort, l'allusion se comprendrait d'autant mieux que l'événement était plus récent et que la population de Juda était encore sous le coup de ce malheur national.

Puisque 12, 11. nous a arrêté quelques instants, ne le quittons pas sans rappeler l'interprétation qu'en ont proposée Hitzig² et M. Reuss, et qui fait de l'énigmatique Hadadrimmon le nom d'une divinité adorée par les païens du nord de la Palestine et par les Syriens. On fait valoir, à l'appui de cette hypothèse, le nom de la divinité syrienne Rimmon, 2 Rois 5, 18., et beaucoup de noms propres composés avec Hadad, et l'on voit dans Hadadrimmon le Soleil

¹ Kuenen se prononce formellement pour cette interprétation (Hist. crit., p. 477).

² Hitzig avait d'abord songé à la mort d'Achazia, frappé par Jéhu en même temps que Joram, roi d'Israël, et qui succomba à Meguido où il s'était réfugié, vers 884 av. J.-C. (2 Rois, 9, 27.). C'est également l'avis de Credner.

printannier dont la mort, au sens symbolique et astronomique, donnait lieu au mythe si poétique d'Adonis et à cette solennité funèbre où tout un peuple éploré se lamentait avec les démonstrations de la plus poignante douleur. « Ce nous semble chose assez naturelle, dit M. Reuss, que le prophète prédit ici aux Israélites sauvés et repentants un deuil tout aussi grand que celui de la fête funèbre du paganisme, à laquelle ils ont sans doute pris part dans leurs égarements polythéistes. » Cette hypothèse est assurément fort ingénieuse ; mais, outre qu'il n'est nulle part question de la divinité Hadadrimmon, est-ce chose bien compatible avec le rigorisme religieux d'un prophète hébreu, décrivant une solennité toute jahviste, que cette comparaison empruntée au culte abhorré des Cananéens ? On pleurera Jahveh comme on pleure un Baal ! Et l'auteur de ce rapprochement est le même qui parlera cinq versets plus loin d'extirper du pays jusqu'aux noms mêmes des idoles ! Mieux vaut avouer notre impuissance à saisir l'allusion cachée sous le texte et à en donner une interprétation historique qui se puisse aisément accepter, ou nous ranger à l'opinion courante qu'il est vraisemblablement question dans ce passage du deuil causé par la mort d'un personnage politique ou religieux qui a laissé dans tous les cœurs un souvenir ineffaçable, et qui pourrait bien être le roi Josias.

S'il ne nous est pas facile de déterminer le personnage politique ou religieux (car, nous le répétons, il est difficile de songer au personnage mythique d'Adonis), dont le prophète rappelle le deuil célébré dans la vallée de Meguiddon, il ne nous est pas donné de connaître avec plus de préci-

sion l'objet même du deuil actuellement prévu par le prophète, ni de savoir quelle est la personne directement visée par ces paroles (12, 10.) :

Et ils tourneront les regards vers moi, celui ¹ qu'ils ont percé.
Ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique,
Ils pleureront amèrement sur lui comme on pleure sur un premier-né.

¹ Nous avons, dans une note précédente, signalé ici une variante adoptée par Bleek sur la foi du 4^{me} évangile, et qui modifie seulement la ponctuation masorétique, sans changer en aucune façon le sens même du passage. Complétons ce que nous avons dit, et reproduisons dans son ensemble la discussion critique et exégétique à laquelle notre texte a donné lieu. Il existe de ce texte deux leçons, l'une אֱלִי donnée par l'immense majorité des documents originaux, l'autre אֱלִי qui se rencontre dans un certain nombre de manuscrits. Ewald adopte cette dernière et traduit :

Et ils tourneront les regards vers lui, qu'ils ont percé.

Nous préférons, avec la plupart des interprètes tant anciens que modernes, conserver la leçon de la majorité des instruments אֱלִי, la leçon plus claire אֱלִי, vers lui, nous semblant le remaniement postérieur d'un texte qui paraissait obscur. Mais la leçon ordinaire אֱלִי comporte elle-même deux interprétations, suivant qu'on ponctue אֱלִי ou אֱלִי. La ponctuation אֱלִי est celle des Masorètes, laquelle est généralement reçue et exige qu'on traduise :

Et ils tourneront les regards vers moi, qu'ils ont percé.

La ponctuation אֱלִי, adoptée par Bleek, a pour elle saint Jean, au chapitre 19, verset 37, de son évangile, ὁψονται εἰς δὲ ἐξεκέντησαν, et conduit à la traduction :

Notre texte fait certainement allusion au meurtre d'un personnage religieux, d'un représentant de Javeh ; l'emploi successif de la première et de la troisième personne pour le désigner, nous montre la personne de l'Eternel un moment confondue avec celle de son représentant, confusion si ordinaire chez les prophètes. La maison de David et les habitants de Jérusalem, animés d'un esprit de prière et de supplication, tourneront les regards vers l'Eternel, sur qui ils ont osé porter une main criminelle en la personne d'un prophète, vraisemblablement frappé et mis à mort dans l'exercice de ses fonctions¹ ; ils demanderont grâce et pardon avec larmes, et témoigneront de la sincérité de leurs regrets et de la profondeur de leur repentir en pleurant cette innocente et sainte victime comme ils pleureraient l'être le plus cher, un fils unique, un premier-né. Nous disons qu'il s'agit du meurtre d'un prophète, crime dont l'histoire des rois de Juda nous offre malheureusement plusieurs exemples : car il y a moins de raison de songer au meurtre d'un prêtre, les prêtres n'ayant jamais déployé en face des princes idolâtres le même courage que les prophètes, mais s'étant bien plutôt faits, par une lâche complaisance, les complices d'un

Et ils tourneront les regards vers celui qu'ils ont percé.
Sie blicken hin auf (den), welchen sie durchbohrt (Bleek).

La manière de traduire des Septante se rapporte à la ponctuation masorétique, mais présente une certaine singularité : *Καὶ ἐπιβλέψονταί πρὸς μὲν, ἄνθρωπον ὃν κατωργήσαντο*.

¹ Il est étonnant que le livre des Rois ne dise rien d'un fait qui a dû avoir un certain retentissement, puis-que, dans la pensée du prophète, il devait donner lieu à un pareil deuil.

Achaz, d'un Manassé et d'un Jojakim ; rôle peu glorieux, mais fort prudent à l'égard de rois persécuteurs de quiconque protestait, au nom de l'Éternel, contre leurs coupables égarements. Quant à préciser et dire le prophète dont veut parler ici l'écrivain sacré, c'est aller plus loin que ne le permettent les indications trop vagues de notre texte : celles-ci suffisaient aux lecteurs contemporains ; pour nous l'allusion n'est plus transparente ¹.

Résumons-nous et concluons. Coalition des ennemis d'Israël et siège de Jérusalem, triomphe éclatant du peuple de Dieu ; repentir et conversion ; purification et anéantissement de l'idolâtrie et du faux prophétisme : tels sont les traits fort généraux que revêt la pensée prophétique dans notre oracle. Rien qui tranche sur ce fond de tableau ; rien d'où ressortent une situation, des personnages et une époque qui se dessinent nettement et qu'on reconnaisse de prime abord. Cependant pas un mot du royaume du Nord, pas une allusion aux dix tribus : elles sont bien rayées de la liste des peuples, et il semble que l'écrivain soit tout à fait indifférent à leur sort, restant muet sur leur avenir et ne leur donnant aucune place dans la restauration future d'Israël. L'oracle aura donc été écrit postérieurement à

¹ Von Ortenberg conjecture que ce prophète martyr est Uria (Jér. 26, 20.-24.), tombé victime de la haine du roi (Jojakim), des grands, des prêtres, des prophètes et du peuple, ce qui expliquerait bien l'énumération de 12, 12.-14. Kuenen (Hist. crit., p. 478, note 2) pense que cette hypothèse est digne d'attention : nous sommes d'autant plus disposé à l'accepter nous-même qu'Uria semble avoir été mis à mort au commencement du règne de Jojakim (d'après Jér., 26, 1. 20.-23.) et que nous croyons pouvoir apporter la composition de notre oracle aux débuts du règne de ce prince.

l'an 722. Quant au royaume de Juda, puisque de Juda seul il est question, son état matériel et moral, quoique laissant déjà fort à désirer, n'a rien encore de lamentable, ni surtout de désespéré; la dynastie des Isaïdes est encore respectable et respectée; un acte de conscience grand et éclatant est attendu de la nation et annoncé; on envisage le présent avec assurance, on nourrit les plus belles espérances pour l'avenir. Donc, ni l'époque d'Ézéchias ou de Josias, non plus que celle de Manassé et d'Amon, ou les mauvais jours de Jojakim et les règnes de Jojachin et de Sédécias, mais bien plutôt les temps qui suivirent de près la mort du malheureux roi Josias, lors de la courte apparition de Joachaz ou des premières années de Jojakim, époque déjà si troublée et si grosse de tempêtes, commencements d'une décadence qui devait être si précipitée et si rapide. Depuis qu'avait surgi (vers 625) si forte et si redoutable la monarchie chaldéo-babylonienne (voyez Habakuk), alors que la puissance de l'Égypte, avec Neco (611-595), allait se briser contre elle à Carkémisch (605), que de points noirs à l'horizon, et n'y avait-il pas là de quoi justifier la prévision d'une attaque formidable contre Juda et d'un siège de Jérusalem, attaque et siège qui d'ailleurs furent toujours, dans la pensée des prophètes d'Israël, la condition préalable de la restauration et de l'âge messianique? Quels rapports, même lointains, ces scènes si poétiquement et si fortement esquissées, 12, 1.-9., peuvent-elles bien avoir avec l'époque de Zacharie? Et si l'on prétend y voir, avec les exégètes et commentateurs partisans de l'opinion traditionnelle, une prophétie relative aux guerres des Séleucides et des Macchabées, ceux-ci

métaphoriquement désignés, en tant que princes de Juda, par l'appellation « maison de David » (nous ne parlons pas de ceux qui descendent jusqu'aux Romains et à Titus, voire même jusqu'à l'histoire du christianisme, ceux-là n'ayant plus aucune raison de s'arrêter en si beau chemin), voici ce que nous répondrons : nous n'avons pas la prétention de rejeter la prophétie en principe et *à priori*, mais le premier caractère de la prophétie doit être une précision au moins relative et non le vague le plus absolu : or, nous connaissons suffisamment les détails de l'histoire des Macchabées ; il y a là des faits précis et caractéristiques ; quel de ces faits pouvez-vous saisir dans les traits généraux et flottants d'une prédiction qui vise tout au plus une délivrance providentielle de Juda de la main de ses ennemis ? Les seules données claires et positives de notre chapitre sont de telle nature, qu'il est bien difficile de les rapporter à l'époque d'Aggée et de Zacharie. Je ne parle pas du représentant de l'Éternel (12,10.) dont le sang innocent a été versé, les théologiens dont je discute l'opinion ne voyant pas autre chose ici que le Messie crucifié. Mais ces idoles et ces faux prophètes, mentionnés chapitre 13, versets 1-6, ne sont-ils pas mieux placés avant l'exil que dans la période qui l'a suivi ? Je sais que les livres d'Esdras et de Néhémie ne laissent pas de nous signaler, même après le retour de Babylone, encore plus d'une violation de la règle stricte du pur jahvisme ; mais il me semble qu'ils ne manqueraient pas de nommer la plus grave des infidélités, l'idolâtrie, si idolâtrie il y avait eu, et qu'ils ne se contenteraient pas de noter des faits tels que les mariages avec femmes payennes et la conséquence

de ces mariages que les enfants juifs nés de ces unions ne parlaient plus la langue judaïque.

Nous ne prolongerons pas cette discussion, croyant en avoir assez dit pour un lecteur sans parti pris et non prévenu. Un dernier mot, c'est que notre prophète, comme son devancier, l'auteur des chapitres 9 à 11, bien évidemment est un Judéen, vit et prophétise au milieu de Juda.

Nous avons distingué deux oracles dans le groupe des chapitres 12 à 14. Nous venons d'examiner le premier, 12,1.-13,6.; il nous reste à parler du second, 13,7.-14; 21. Cet oracle est de la même main que le précédent; seulement la date en est postérieure. Les derniers moments approchent pour Juda; ce n'est plus un malaise passager, ni même un mal grave, mais qu'on peut guérir; c'est l'agonie d'un peuple qui est malade sans remède, qui est condamné sans retour. Nous sommes à la veille de la catastrophe, aux plus mauvais jours de Jojakim, de Jojachin ou de Sédécias, aux moments les plus critiques de leurs règnes. La section 13,7.-14,21. forme donc, par rapport à 12,1.-13,6., le pendant du chapitre 11, par rapport aux chapitres 9 et 10, toutefois avec cette différence que l'écrivain du chapitre 11 n'exprime, comme contre-partie à ses menaces, nulle promesse de relèvement et de salut pour Israël, tandis qu'ici il est prédit à Juda qu'après l'extermination des deux tiers de ses habitants, le reste, mis au feu et purifié, sera rétabli par le bras de l'Éternel qui, frappant les ennemis de son peuple d'une plaie terrible, forcera toutes les nations à venir se prosterner devant lui

à Jérusalem. Mais ce n'est là que la pensée générale de notre oracle; en voici l'analyse détaillée :

13,7.-9. débute par la sentence de l'Éternel contre celui qu'il appelle son pasteur, l'homme qui est son compagnon, c'est-à-dire le roi actuel de Juda, les rois, dans la théocratie, gouvernant de concert avec l'Éternel et conduisant le troupeau avec lui ¹ :

Épée, lève-toi sur mon pasteur
Et sur l'homme qui est mon compagnon !
Dit l'Éternel des armées.
Frappe le pasteur, et que les brebis se dispersent ! ²

Non seulement le pasteur, mais les deux tiers des habitants du pays seront frappés et périront. Le tiers qui restera sera mis dans le feu et purifié, comme on purifie l'or et l'argent; autrement et pour parler sans figures, il sera soumis aux plus dures épreuves, pour en sortir converti et régénéré; et alors il invoquera l'Éternel, et l'Eternel l'exaucera :

¹ Burger, citant l'opinion de Maurer qui voit dans ce pasteur le roi Jojakim, et celle d'Ewald qui voit en lui Pékach, appelle cela une hypothèse monstrueuse, en tant qu'elle fait d'un roi impie le berger et l'intime confident de l'Éternel. Le texte porte compagnon et non confident, גִּבּוֹר עִמִּיָּהוּ signifiant littéralement l'homme de ma société, l'homme de ma compagnie, et non l'homme de mon intimité, comme le voudrait Burger. C'est avec plus de raison que le même critique reproche à Hengstenberg de voir dans ces mots l'homœousie, l'unité d'essence du Fils et du Père.

² C'est le passage que Jésus s'applique à lui-même, Marc, 14, 27. : Πατάσω τὸν ποιμένα, καὶ τὰ πρόβατα διασκορπισθήσονται. Cf. Matth., 26. 31.

Je dirai : C'est mon peuple !
Et il dira : L'Éternel est mon Dieu !

Ewald et quelques critiques, d'après lui, frappés d'une certaine analogie de pensée et d'expression entre 11,17. et 13,7. et trouvant sans doute étonnant que l'auteur du chapitre 11 ne fasse pas entendre, en terminant, une parole de pardon et d'espérance¹, regardent ces trois versets comme n'étant pas à leur véritable place à la fin du chapitre 13, et veulent qu'ils soient reportés à la suite du chapitre 11, dont ils seraient la conclusion naturelle et nécessaire². Bleek rejette cette opinion d'Ewald et la déclare inadmissible. Nous avons rapproché nous-même et comparé attentivement, tant pour la forme que pour le fond, 11,15.-17. et 13,7.-9., et, malgré une ressemblance extérieure qui peut frapper au premier abord, rien au fond ne nous a paru militer suffisamment en faveur de la thèse d'Ewald. Nous l'écartons donc à notre tour, avec d'autant plus de raison qu'il n'y a, quoi qu'on en ait dit, entre 13,7.-9. et le chapitre 14, rien qui ne se suive et ne concorde³.

¹ Cela a-t-il bien lieu de nous étonner ? N'avons-nous pas vu qu'on peut assigner deux dates au chapitre XI, dont l'une le rendrait antérieur au chapitre X où il est parlé longuement du retour des déportés d'Ephraïm. Et puis, possédons-nous tout ce que le prophète, auteur des chapitres 9-14, a pu écrire sur Israël et avons-nous l'expression complète de sa pensée dans ces quelques pages qui, échappées à l'oubli et recueillies par les auteurs du Canon, ont été mises à la suite des discours de Zacharie, le contemporain de Zorobabel et de Darius ?

² C'est aussi l'opinion de E. Meier (*Gesch. des poet. nat. litt. der Hebr.*, p. 306 ss.) et de von Ortenberg.

³ A franchement parler, le lien entre 13, 7.-9. et le chap. 14 n'est

Le chapitre 14 en effet va reprendre, en les développant, les idées brièvement exprimées dans ces trois versets. Nulle solution de continuité entre ces deux morceaux, mais une corrélation bien suffisante.

14,1.-2. : Voici, le jour de l'Éternel arrive : toutes les nations vont s'assembler pour attaquer Jérusalem ; la ville sera prise, les maisons pillées, les femmes violées ; la moitié de la ville ira en captivité, mais le reste du peuple ne sera pas exterminé de la ville. — Serait-il bien sérieux de voir une contradiction entre ces dernières paroles et 13,8. où il est dit que, dans tous le pays, les deux tiers seront exterminés et périront ? Sans avoir besoin d'alléguer que là (13,8.) il est question du pays tout entier, ici (14,2.) de la seule ville de Jérusalem, n'est-il pas évident que l'imagination d'un poète, peignant à grands traits un avenir qu'il n'entrevoit que confusément, ne saurait s'astreindre à un enchaînement strict et à une suite rigoureuse dans les tableaux ; et ne remarquons-nous pas d'ailleurs, dans tout le chapitre 14^{me}, passablement de décousu et de confusion ?

3.-5. : L'Éternel paraîtra, et il combattra ces nations.

pas très étroit, et 13, 7.-9. pourrait bien être un fragment déplacé et égaré, qu'il est permis à la rigueur de joindre à 11, 17. ; avouons cependant qu'il ne s'y rattache pas plus étroitement qu'au chap. 14, et que l'hypothèse d'Ewald a l'inconvénient, comme le dit Kuenen (*Hist. crit.*, p. 475), de ne pouvoir expliquer que par le fait du hasard la place actuelle qu'occupe 13, 7.-9. Nous ne saurions en tout cas admettre l'opinion de Hitzig qui réunit ces trois versets à 12, 1.-13, 6. et nous croyons, tout bien pesé, que le mieux est encore de les relier au chap. 14, comme le font Bleek et Knobel (*Proph. d. Hebr.*, II, s. 280 ss.).

Fendant la montagne des Oliviers à l'orient et à l'occident, il frayera aux habitants de Jérusalem un passage¹, par lequel ils pourront s'enfuir, comme ils ont fui devant le tremblement de terre, au temps d'Osias, roi de Juda.

Et il viendra, l'Éternel mon Dieu, et tous ses saints² avec lui.

Le tremblement de terre qui eut lieu sous Osias (première moitié du VIII^{me} siècle) et que relate, à défaut des livres historiques, la suscription du livre d'Amos (« lequel était d'entre les pâtres de Tekoa » et eut ses révélations « au temps d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, deux ans avant le tremblement de terre »), est mentionné ici comme un événement dont le souvenir est resté ineffaçable, et semble un fait déjà assez ancien pour que notre oracle ne date, au plus tôt, que du courant du VII^{me} siècle. C'est là un indice de postériorité, à la vérité assez vague, mais cependant positif et incontestable et qui mérite d'être relevé.

6.-7. : Le jour où ces événements se passeront, ce jour-là sera sombre et froid ; ce sera un jour unique (quant au nombre) ; l'Éternel seul en connaît la date ; ce ne sera ni jour, ni nuit, mais une sorte de crépuscule :

¹ « Une immense tranchée, dit le prophète, qui s'étendra jusqu'à Atzel, » ce dernier mot n'étant que la transcription de l'hébreu **אַצֵּל** (à la pause **אַצֵּל**), terme autrement inconnu et qui désignerait quelque localité toute proche de Jérusalem, à moins de traduire avec M. Reuss : « Car la tranchée des montagnes s'étendra jusque tout près (**לְאַצֵּל** ad latas, juxta), » c'est-à-dire jusqu'aux portes de Jérusalem.

² Ses anges.

Mais le soir la lumière paraîtra.

8.-11. : Dès ce moment, tout sera transformé dans Jérusalem et à l'entour. Le pays de Juda, de sa nature montagneux et aride, s'aplanira sur toute son étendue¹ et sera arrosé d'abondantes eaux, lesquelles, sortant de Jérusalem, couleront moitié vers la mer Orientale, moitié vers la mer d'Occident ; plus de ces affreuses sécheresses comme en connaît la terre de Canaan ; il en sera ainsi été et hiver. Jérusalem restera à sa place, dans sa position élevée, sur ses hauteurs, dominant au loin le pays et se développant sur l'espace le plus grand que jamais elle ait embrassé, depuis la porte de Benjamin jusqu'au lieu de la première porte (emplacement de quelque porte en ruines et extérieure à la ville actuelle, c'est-à-dire à la Jérusalem que le prophète avait actuellement sous les yeux), jusqu'à la porte des angles, et depuis la tour de Hananeel jusqu'aux pressoirs du roi (cette dernière expression ne désignant peut-être, elle aussi, qu'un simple emplacement²). Et

¹ Le pays tout entier, est-il dit, deviendra comme la plaine (se transformera en plaine), de Guéba (ville de l'extrême nord du royaume de Juda, 2 Rois, 23, 8.) à Rimmon, au midi de Jérusalem, dans l'ancienne tribu de Siméon (cette dernière localité marquant sans aucun doute l'extrême sud ; voir Josué 15, 32. 19. 7.). Les limites mêmes que le prophète assigne ici au futur Israël nous montrent jusqu'à quel point le royaume du Nord était oublié et sont une preuve non équivoque de la postériorité de notre oracle.

² La distance de la porte de Benjamin au lieu de la première porte, à la porte des angles doit marquer l'étendue de la ville de l'est à l'ouest ; celle de la tour de Hananeel aux pressoirs du roi. l'étendue du nord au sud. La porte des angles ou de l'angle n'est

Jérusalem sera habitée, et c'est en toute sécurité qu'on l'habitera ; car il n'y aura plus d'interdit, plus de malédiction de la part de l'Éternel, désormais reconnu pour roi et pour seul Dieu par toute la terre.

12.-15. : Quant à tous les peuples qui auront combattu contre Jérusalem, voici la plaie dont l'Eternel les frappera : leur chair tombera en pourriture tandis qu'ils seront sur leurs pieds, c'est-à-dire soudainement. En ce jour-là, l'Éternel mettra le trouble et la confusion au milieu d'eux, de sorte qu'ils lèveront la main les uns sur les autres. Juda combattra aussi dans Jérusalem (faut-il voir ici une nouvelle allusion à cette rivalité entre la capitale et la province qui nous a semblé se trahir chap. 12, vs. 5 et 7, et déjà un indice, par conséquent, d'identité d'auteur pour nos deux oracles ?), et l'on amassera les richesses de toutes les nations d'alentour. La plaie qui frappera les guerriers ennemis, atteindra également leurs chevaux, leurs mulets, leurs chameaux, leurs ânes et toutes les bêtes qui seront dans leurs camps. — On remarquera le désordre de ce paragraphe, où les idées d'anéantissement de l'ennemi par

pas mentionnée par Néhémie, mais il en est parlé 2 Rois, 14, 13. et dans quelques autres passages ; 2 Rois, 14, 13. la nomme conjointement à la porte d'Éphraïm, mentionnée aussi Néh., 12, 39. et qui serait la même que celle de Benjamin. La *première* porte serait elle-même la *vieille* porte de Néh., 12, 39. En tout cas, ces trois portes étaient au nord. et, selon Munk (Palestine, p. 46), la porte dite Ancienne ou Première au nord-est, la porte d'Éphraïm ou de Benjamin au nord, conduisant dans les cantons de ces deux tribus, la porte de l'Angle au nord-ouest, à une distance de quatre cents coudées de la précédente. Quant à la tour de Hananeel, elle est mentionnée Jérémie, 31, 38. et Néhémie, 3, 1. 12, 39.

un fléau destructeur, espèce de lèpre foudroyante, et de partage d'un immense butin entre Juda et Jérusalem, nous apparaissent jetées pêle-mêle et énoncées confusément. On aurait pu constater la même confusion dans le paragraphe précédent, si nous n'avions pris soin, en l'exposant, d'y introduire l'ordre et la clarté.

16.-19. : Ce qui restera de toutes les nations venues contre Jérusalem, montera chaque année se prosterner devant le roi, l'Éternel des armées (désormais roi et seul Dieu de toute la terre, v. 9) et célébrer la fête des Tabernacles (pourquoi cette fête plutôt qu'une autre ? c'est ce qu'il nous est difficile de tirer au clair). Malheur aux familles de la terre (c'est-à-dire aux peuples) qui ne monteront pas à Jérusalem adorer le roi, l'Éternel des armées et célébrer la fête des Tabernacles ! La pluie ne tombera pas sur elles (la sécheresse, par suite la famine, est un des maux les plus redoutables dont on puisse menacer les contrées d'Orient). Que ces familles, et tout particulièrement celle d'Égypte, se tiennent donc pour bien averties ! — La mention du tremblement de terre sous Osias nous a déjà conduit à placer la composition de notre oracle dans le courant du VII^{me} siècle. Des sentiments d'animosité si fort marqués à l'égard de l'Égypte ne méritent pas moins d'attirer notre attention, et comme nous n'en saurions trouver l'explication dans aucun fait historique à nous connu, si ce n'est la déroute et la mort de Josias à Megiddo (il est bien entendu que nous ne sortons pas des limites du dernier siècle de l'existence de Juda), nous voici amené à faire écrire notre oracle sous les successeurs de ce malheureux prince, et de préférence sous Jojakim (609-599).

20.-21. : En ce jour-là, tout sera consacré à l'Éternel ; tout, jusqu'aux animaux domestiques, tout, jusqu'aux ustensiles de ménage, tout sera pur et sanctifié :

En ce jour-là, il y aura écrit sur les clochettes des chevaux :
Consacré ¹ à l'Éternel !

Toute chaudière, à Jérusalem et dans Juda, sera consacrée à l'Éternel, si bien qu'on pourra s'en servir, comme on fait des vases sacrés, pour cuire les viandes des sacrifices. En ce jour-là enfin, le temple sera purifié, et il n'y aura plus de marchands dans la maison de l'Éternel des armées².

Si le lecteur nous a suivi attentivement dans l'analyse que nous venons de lui présenter, il a pu déjà, à des indices précis, reconnaître la date probable de notre oracle. Nous n'aurons donc pas de peine à tirer de cette analyse les conclusions qui s'en dégagent.

1° Notre oracle est postérieur à l'année 722, époque de la chute de Samarie et de la destruction du royaume du Nord. Cette assertion repose sur les considérations suivantes : le tremblement de terre sous Osias est mentionné comme un fait qui appartient à un passé déjà lointain (14,5.) ; Guéba, ville lévitique de la tribu de Benjamin (Jos. 21,17. ; 2 Rois, 23,8.), est donnée comme l'extrême limite nord du

¹ Littéralement : objet consacré.

² Jésus ne songeait-il pas à cette prédiction du prophète, en se l'appliquant, quand, dès le début de son ministère (ce dont on s'est peut-être trop étonné), il s'armait d'un fouet et chassait si courageusement, dans l'ardeur « du zèle qui le dévorait, » les vendeurs du temple de Jérusalem (Jean, 2, 13.-17.).

territoire israélite (14,10.); l'auteur garde le silence le plus absolu sur le royaume des dix tribus, lequel a donc complètement et à tout jamais disparu de la scène.

2° Notre oracle est peu antérieur à l'année 588, date de la ruine de Jérusalem et de Juda. A quoi pouvaient s'appliquer en effet dans la pensée du prophète chap. 13, vs. 7 et 8 et chap. 14, vs. 1 et 2, si ce n'est aux résultats faciles à deviner du conflit judéo-babylonien ? Faire écrire ces versets par Zacharie, contemporain des Perses et de Darius, et y voir avec Hengstenberg une prédiction de la mort de Jésus et de la destruction de Jérusalem par Titus en 70 ap. J.-C., c'est oublier qu'à la suite de ces mêmes versets, dans les chapitres 13, v. 9 et 14, vs. 8 à 21, il n'est question que de la restauration de l'État juif et de l'humiliation des ennemis, ce qui ne concorde guère, on l'avouera, avec les destinées d'Israël depuis Titus. Je sais bien que l'interprétation typique n'est jamais en peine, faisant de Juda restauré l'Eglise chrétienne et des ennemis les payens ou les hérétiques ; et jusqu'où n'irions-nous pas avec un pareil système d'herméneutique, quand nous voyons le pieux et savant Melancthon donner de la phrase, 14,21.: Et il n'y aura plus en ce jour-là de marchands dans la maison de l'Éternel, cette interprétation toute de circonstance dans la grande lutte de Wittenberg contre Rome et la papauté : *Ecclesia vera non habebit pontifices et doctores tales, qui ventris et imperii causâ fingunt corruptelas doctrinæ*¹. Combien n'est-il pas plus

¹ Théodore, Luther, Calvin, Eichhorn, Hengstenberg, prenant l'hébreu כנעני dans son sens primitif de Cananéen, interprètent

naturel de mettre les versets qui nous occupent (13, 7.-8. 14, 1.-2.) dans la bouche d'un prophète écrivant sous les successeurs de Josias et prévoyant, ce qui n'était que trop à prévoir, une catastrophe imminente et sans précédent, tout en conservant la conviction inébranlable que Jahveh n'abandonnerait pas Juda comme il avait abandonné Éphraïm¹, mais qu'à un châtement terrible, purification nécessaire d'un peuple souillé de crimes, il ferait, dans sa miséricorde, succéder un prompt rétablissement. N'avons-nous pas trouvé d'ailleurs un critère décisif pour l'époque des successeurs de Josias et plus particulièrement de Jojakim dans la manière dont il est parlé de l'Égypte 14, 18. et 19. ? Comme cela se comprend bien après Meguido et la mort de Josias ! Comme cela se comprend peu à l'époque d'Aggée et de Zacharie, alors que l'Égypte, brisée et humiliée depuis la conquête de Cambyse (525), n'était plus qu'une des provinces de l'immense empire de Darius ! Ces considérations nous paraissent suffisantes et l'opinion du lecteur doit être fixée ; en tout cas, nous ne

comme suit ce passage : Il n'y aura plus de Cananéens, c'est-à-dire de profanes, parmi le peuple de Dieu, ces profanes pouvant le séduire comme les peuplades cananéennes, épargnées çà et là par Josué, avaient plus d'une fois séduit Israël. Nous avons préféré, avec la plupart des exégètes et des traducteurs, le sens de marchand, déjà admis par Grotius, Vatablus, Flügge, Koester, Rosenmüller, Hitzig, Maurer (cf. Néh., 13, 16. Matth., 21, 12. et le passage de saint Jean cité dans une note précédente, Jean 2, 13. ss.).

¹ Aux yeux du prophète, en effet, Juda devait être moins coupable qu'Éphraïm, l'idée jahvistique s'étant toujours maintenue plus facilement dans le royaume du Sud que dans le royaume du Nord et ayant pu davantage y servir de frein à l'effroyable corruption de mœurs qu'entraînait après elle l'idolâtrie cananéenne.

croyons pas devoir ni même pouvoir faire entrer ici en ligne de compte, comme le font Berthold, Rosenmüller, Hitzig, Maurer, la mention des « pressoirs du roi » (14, 10.), ces mots pouvant n'être à la rigueur qu'une simple désignation topographique¹.

Donc, non plus que l'oracle précédent, 13, 7.-14, 21. n'est de Zacharie ; mais ce deuxième oracle a été écrit, lui aussi, vers le temps du roi Jojakim, aux environs de l'année 600. Ainsi, les deux oracles sont de la même époque, 12, 1.-13, 6. ayant été composé le premier, 13, 7.-14, 21. le second². Ils ont également le même auteur : même silence sur Éphraïm dans les deux oracles ; même répétition à satiété de la formule prophétique *en ce jour-là* ; même allusion à certaine rivalité entre la capitale et la province (ceci, bien entendu, sous toutes réserves, à cause de l'obscurité des allusions) ; même manière vague et générale de concevoir la restauration d'Israël et le règne définitif de Jahveh ; même absence de la notion d'un Messie si nettement exprimée au chapitre 9 (v. 9) ; même esprit en un mot et même tour. C'est bien un seul et même prophète qui a écrit nos deux oracles ; mais il les a composés dans des circonstances un peu différentes³ : le premier,

¹ N'est-il pas dit dans le même verset : le lieu, c'est-à-dire l'emplacement, de la première porte ; et ne désignons-nous pas nous-mêmes, dans nos villes modernes, les lieux par les noms de monuments qui s'y élevaient jadis et qui ne sont plus ?

² Nous ne nous expliquons pas que Bleek renverse cet ordre (Es fällt diese Weissagung, 13, 7.-14, 21., etwas früher als die vorige, 12, 1.-13, 6.) et fasse écrire 13, 7.-14, 21. sous Josias ou sous Jojakim, 12, 1.-13, 6. dans les dernières années de Jojakim, sous Jojachin ou sous Sédécias (Stud. und Krit. et Einl.).

³ Nous croyons qu'il importe d'insister sur ce point, et de bien

alors que le cœur du prince et celui du peuple restaient ouverts à des sentiments meilleurs et que les invasions chaldéennes étaient prévues, mais non redoutées ; le second, quand il n'y avait plus rien à espérer du roi ni du peuple et qu'en butte aux coups répétés du conquérant babylonien¹, Juda, comme un édifice battu en brèche, n'avait plus que le dernier choc à recevoir pour s'effronder. Dans l'un et l'autre cas d'ailleurs, la foi du prophète est la même : il croit toujours à l'avenir de son peuple, à l'intervention finale de son Dieu. Inutile d'ajouter encore que ce prophète est un Judéen, et que c'est en Juda que nous

marquer que les deux oracles sont séparés par un intervalle de quelques années, les perspectives du second, à l'endroit de l'invasion étrangère et de ses effets, étant tout autrement terribles que les perspectives du premier. C'est ce que Kuenen (*Hist. crit.*, p. 480) ne nous semble pas avoir suffisamment indiqué, quand il met en bloc chap. 12-14 sous le règne de Sédécias, sans faire remarquer qu'un laps de temps a dû s'écouler entre la composition de 12, 1.-13, 6. et celle de 13, 7.-14, 21. — Quoique se prononçant pour la date de Sédécias, Kuenen déclare que la date de Jojakim, admise par d'autres, pourrait presque aussi bien être adoptée.

¹ La force irrésistible de la jeune monarchie chaldéo-babylonienne se révéla pour la première fois, et d'une manière éclatante et décisive, à la bataille de Carkémisch (605 av. J.-C.), dans laquelle le puissant Neco vit son armée écrasée et taillée en pièces par les troupes de Neboucadnetsar (Nabou-koudour-oussour). Dès ce moment le royaume de Juda, gouverné alors par Jojakim, passa sous la domination des Chaldéens. Une première tentative de révolte aurait eu lieu en 602, et bientôt réprimée, s'il faut en croire le livre des Chroniques, aurait amené une première déportation. Une seconde tentative fut suivie de représailles plus terribles, et le roi lui-même fut déporté (599) ; ce roi n'était pas Jojakim, mais son fils Jojachin qui payait pour lui. Quant à la troisième déportation, elle coïncide avec la ruine de Jérusalem sous Sédécias, 538 av. J.-C.

devons placer le lieu de composition de nos deux oracles. Ce prophète était-il de la capitale, ou bien était-il plutôt de la province, comme pourrait le faire supposer le soin jaloux qu'il semble prendre de les mettre sur le pied d'égalité, c'est une question assez délicate et qu'il nous serait difficile de trancher, quoique la supposition d'un prophète « campagnard » n'ait, en vérité, rien d'inadmissible.

Arrivés au terme de cette discussion historico-critique, récapitulons sommairement nos résultats :

IX-XI forment trois oracles écrits dans le cours du VIII ^{me} siècle par un prophète de Juda.	{	IX vers 784, sous Osias et Jéroboam II.
		X vers 740, sous Achaz et Pekach.
		XI vers 771, sous Osias et Menahem (se place également bien vers 730, sous Achaz et Osée, auquel cas il est plus difficile, sinon impossible, de l'attribuer au même auteur que les chapitres IX et X).
XII-XIV forment deux oracles écrits vers le temps du roi Jojakim (609-599) par un prophète de Juda.	{	XII, 1-XIII, 6 se rapportant plutôt à la première partie du règne de Jojakim.
		XIII, 7-XIV, 21 se rapportant de préférence à la seconde ¹ .

¹ Comme il n'est pas sans intérêt de se rendre compte de la place qu'occupent nos oracles dans le tableau chronologique des prophètes, nous donnons ici ce tableau, et, en regard, la liste correspondante des rois d'Israël et de Juda :

Joël prophétisait vers 875.	Joas, 878-888.
Joachaz, 856-840.	
Joas, 840-825.	Amasias, 898-809.
Jéroboam II, 825-784.	Osias, 809-758.
Amos vers 800.	

Anonyme (Zacharie IX-XI) Interrègne, 784-772.
de 784 à 740.

Osée entre 784 et 726.

Zacharie } 772-771.
Schallum }
Menahem, 771-760 (Phul).
Pelachia, 760-758.

Ésaïe de 758 à 696.

Pekach. 758-738 (Tiglath- Jotham, 758-741.
Pilésér). Achaz, 741-726.

Interrègne, 738-730.

Osée, 730-722 (Salmanasar).

Ézéchias, 726-696 (Sanche-
rib, Tirhaka).

Michée vers 725.

Nahum entre 700 et 605.

Manassé, 696-641.

Amon, 641-639.

Josias, 639-609 (Neco).

Sophonie vers 630.

Jérémie de 626 à 587.

Nahum, vers 625.

Joachaz, 609.

Jojakim, 609-599 (1^{re} dé-
portation par Neboucad-
netsar)

Habakuk vers 605.

Anonyme (Zacharie XII-
XIV) vers 600.

Jojachin, 599 (2^{me} déporta-
tion).

Sédécias, 599-588 (3^{me} dé-
portation).

Ézéchiël de 594 à 572.

Abdias vers 585.

Aggée en 520.

Zacharie (I-VIII) de 520 à
518.

Malachie vers 440.

CHAPITRE III

Examen des passages parallèles ou prétendus tels dans nos six chapitres et dans les écrits des autres prophètes.

L'examen des circonstances historiques au milieu desquelles ont écrit les auteurs de nos six chapitres, telles qu'elles se dégagent de l'étude même des textes, voilà le point capital sur lequel devait porter tout l'effort de la discussion. Les observations qu'il nous reste à présenter sont d'une importance secondaire et n'exigeront pas de notre part d'aussi longs développements.

Voyons d'abord celles qui nous sont suggérées par l'existence prétendue de nombreux passages parallèles dans Zach. IX-XIV et dans les écrits d'autres prophètes, plus ou moins anciens, notamment Jérémie et Ézéchiél. Les partisans de l'authenticité de nos six chapitres (Köster, de Wette, Hävernicks, Hengstenberg, Stähelin) ont insisté sur ces parallélismes réels ou supposés, et mettant chaque fois les réminiscences ou imitations sur le compte de nos six chapitres, en ont conclu qu'ils étaient postérieurs aux derniers prophètes de Juda et ne sauraient convenir à d'autres que Zacharie, cet imitateur conscient et réfléchi des anciens prophètes¹, en particulier d'Ézéchiél et de

¹ Il les cite expressément 1, 4.-6. et 7, 9.-10. Comparez Zach. 1,

Jérémie. Bleek prend la peine de les réfuter longuement, beaucoup trop longuement selon nous : car si l'on examine avec attention tous les passages en question, et il y en a une vingtaine, à peine en trouve-t-on quelques-uns sur le nombre qui offrent les caractères du parallélisme. Rien de plus facile que de multiplier à son gré et pour les besoins de sa cause les passages parallèles dans nos saints livres ; mais s'il suffit, pour constater une imitation entre deux auteurs vivant dans le même milieu intellectuel, social et religieux, qu'ils aient exprimé, sous une forme plus ou moins analogue, une pensée commune d'ailleurs à tous les écrivains de leur religion et de leur nationalité, et faisant partie, par conséquent, du fonds d'idées propre à ce peuple et du trésor de ses traditions, alors ce n'est plus seulement l'auteur ou les auteurs de nos six chapitres qui ont imité les prophètes des temps postérieurs, c'est Joël, c'est Amos, ce sont les plus anciens parmi les prophètes, et voilà toutes choses bouleversées dans l'ensemble des dates

12. à Jér. 25, 11. 12. 29, 10. Zach. 2, 17. à Hab. 2, 20. Zach. 3, 2. à Am. 4, 11. Zach. 3, 8. 6, 12. à Es. 9, 2. Jér. 23, 5. 33, 15. Zach. 3, 10. à Mich. 4, 4. Zach. 8, 4. à Es. 65, 20. Zach. 8, 13. à Soph. 3, 16. Zach. 8, 19. à Jér. 31, 13. Zach. 8, 21. à Es. 2, 3. et à Mich. 4, 2. Zach. 8, 23. à Es. 4, 1. etc., etc. Rappelons aussi le nom de מָשִׁיחַ donné au Messie d'après Jérémie (Zach. 3, 8. 6, 12.). Ce procédé d'imitation a paru aux critiques un des traits caractéristiques des prophéties de Zacharie. Jamais en effet, chez les anciens prophètes, l'imitation intentionnelle ne s'était trahie à un tel point. C'est dans le livre d'Ézéchiël, comme le remarque très bien Kuenen (Hist. crit. p. 364 et 464, note 1), que l'on peut saisir « les premières traces de cette science des Écritures qui a prévalu chez les Juifs lorsque se fut éteinte l'inspiration prophétique. »

résultant de l'examen des faits les plus péremptaires et passées au crible de la discussion la plus minutieuse et la plus sévère. Aussi, sans nous embarrasser des passages qui ne présentent que des ressemblances fortuites et accidentelles, quelquefois même assez lointaines, avec tel ou tel prophète du VIII^me ou du VII^me siècle, nous nous contenterons de les indiquer en renvoyant le lecteur aux textes eux-mêmes, toute discussion critique étant inutile et même oiseuse, quand les choses sautent aux yeux à une première et simple lecture. Voici donc ces passages, avec les noms des critiques qui ont cru pouvoir les invoquer en faveur de l'authenticité de nos six chapitres ¹ :

Zach. 9, 5. = Soph. 2, 4.

Zach. 9, 10. a. = Mich. 5, 9. (Köster, de Wette, Hengstenberg, Stähelin).

Zach. 9, 12. = És. 40, 2. (de Wette).

Zach. 9, 13. = Joël 4, 6.

Zach. 10, 3. = Ézéch. 34, 17. (de Wette, Hävernick).

Zach. 11, 6. = Jér. 50, 7. (de Wette).

Zach. 11, 16. = Ézéch. 34, 4. (de Wette, Hengstenberg. Hävernick).

Zach. 12, 1. = Es. 44, 24. 45, 12. 51, 13. (Köster, de Wette, Hengstenberg ²).

¹ Si le lecteur comparant entre eux, comme nous l'avons fait, tous ces passages, sa Bible à la main, était plus frappé des ressemblances que nous ne le sommes, qu'il se reporte à notre liste chronologique des prophètes (p. 68) et se dise que si les auteurs de Zach. 9-14 ont pu imiter dans tel cas un de leurs devanciers, ils ont pu inspirer dans tel autre un de leurs successeurs.

² Les expressions *fonder la terre* et *étendre les cieux* sont identiques dans ces passages, et groupées entre elles et combinées de telle façon que l'imitation de l'un des prophètes par l'autre semble évidente au premier abord ; comparez cependant Ps. 24, 2. 78, 69. 89, 12. 102, 26. 104, 2. 5. Job, 9, 6. 8. 38, 4. Es. 34, 4. 40, 21. 22.

Zach. 12, 6. = Abd. 18. (Hengstenberg).

Zach. 13, 8. s. = Ézech. 5, 12. (Köster, de Wette, Hävernick, Hengstenberg, Stähelin).

Zach. 14, 8, = Joël 2, 20. Ézech. 47, 1. ss. (Köster, de Wette, Hävernick).

Zach. 14, 10. a. = És. 2, 2. Ézech. 42, 2. (Hengstenberg).

Zach. 14, 10. b. 11. = Jér. 31, 38.-40. (Hengstenberg).

Zach. 14, 16. = És. 66, 23. (de Wette, Hengstenberg).

Zach. 14, 17.-19. = És. 60, 12. (Hengstenberg).

Zach. 14, 20. = Ézech. 43, 12. (Hengstenberg).

Zach. 14, 21 = Ézech. 44, 9. (Hengstenberg).

En dehors des citations que nous venons d'énumérer, trois parallèles seulement méritent d'être rapportés et discutés :

1^o Zach. 9, b. = Ps. 72, 8. (Köster, de Wette, Hengstenberg, Stähelin) :

Il annoncera la paix aux nations,	Il dominera d'une mer à l'autre,
Et il dominera d'une mer à l'autre,	Et du fleuve aux extrémités de
Depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de	[la terre.
ZACH. 9, 10. b.	Ps. 72, 8.

Dans ces deux passages, il est question d'un roi, idéal et à venir chez le prophète, réel et contemporain chez le psalmiste, et comme la lettre en est identique, il serait assez difficile de ne pas voir dans l'un des deux une reproduction de l'autre. Mais lequel des deux est l'original? lequel des deux est la copie? Rien, absolument rien dans les deux contextes ne nous désigne l'auteur de Zach. 9, 10. b. comme l'écrivain imitateur. Mais encore, mettons la copie à son compte, et faisons du psalmiste l'original. La suscription du psaume 72 attribue ce psaume à Salomon. De deux choses l'une : ou vous acceptez la donnée de la suscription, partant l'authenticité du psaume, et alors rien

d'étonnant à ce qu'un prophète du VIII^{me} siècle ait imité un écrivain du X^{me} ; ou vous rejetez la suscription et niez l'authenticité, auquel cas, comme il n'y a pas un mot dans le contenu du psaume qui permette d'en fixer la date et que rien n'empêche de le placer aux environs de l'année 800, époque de si heureuse mémoire, tant pour Israël que pour Juda, quoi de surprenant à le voir imité par un contemporain de Jéroboam II et d'Osias écrivant vers 784 ?

2^o Zach. 40, 41. = És. 44, 45. (Hengstenberg) :

Il passera la mer de détresse, il frappera	L'Eternel desséchera la langue de la mer
[les flots de la mer,	[d'Égypte,
Et toutes les profondeurs du fleuve seront	Et il lèvera sa main sur le fleuve, en
[desséchées;	[soufflant avec violence :
L'orgueil de l'Assyrie sera abattu,	Il le partagera en sept canaux,
Et le sceptre de l'Égypte disparaîtra.	Et on le traversera avec des souliers.
ZACH. 40, 41.	Es. 44, 45.

Chez l'un et l'autre prophète, il est question du retour des captifs d'Égypte et d'Assyrie, avec mention d'un prodige semblable à celui qui marqua la sortie d'Égypte au temps de Moïse, savoir le passage de la mer Rouge. Ici donc, même idée fondamentale et même allusion aux traditions nationales du peuple hébreu, le tout présenté et exprimé sous une forme assez analogue. Malgré cela, on n'aura guère de peine à admettre l'indépendance des deux écrivains l'un par rapport à l'autre, si l'on songe quelle place a toujours tenue dans la pensée des Israélites le souvenir de la sortie d'Égypte et de l'intervention miraculeuse de l'Éternel, et combien les allusions à ce fait capital de l'histoire nationale et aux prodiges qui l'ont accompagnée, sont fréquentes chez les auteurs bibliques et dans des compositions de tout genre et de toute époque. Rien donc de moins prouvé que l'imitation ou la

réminiscence dans le cas actuel : voilà ce qu'il faut répondre à Hengstenberg; car faire d'Ésaïe l'imitateur (et il le serait incontestablement, s'il y avait eu imitation, son oracle étant positivement, quoique d'un très petit nombre d'années, postérieur à l'an 722¹, ce qui le met près de vingt années après le chapitre 10^{me} de Zacharie), faire d'Ésaïe, dis-je, l'imitateur, ce serait avancer une chose sinon impossible, du moins assez peu compatible avec le caractère d'originalité si connu et si justement célébré de cet écrivain de génie, le prince des prophètes hébreux.

3^o Zach. 13, 2. 9. = Os. 2, 19. 25.

En ce jour-là, dit l'Éternel des armées,	Et j'ôterai de sa bouche les noms des
J'exterminerai du pays les noms des	[Baals,
[idoles,	Pour qu'ils ne soient plus mentionnés par
.....	[leurs noms.....
Afin qu'il n'en soit plus parlé.. ...	
Je dirai : C'est mon peuple !	Et je dirai à Plus-mon-peuple : Tu es mon
	[peuple !
Et il dira : L'Éternel est mon Dieu !	Et il dira : Mon Dieu !
ZACH. 13, 2. 9.	Os. 2, 19. 25.

Dans les deux passages, même forme et même expression données à l'idée de l'abolition du culte des idoles et à celle de la réconciliation de l'Éternel avec son peuple et de la formation des liens affectueux qui vont de nouveau les unir. Est-ce coïncidence ? est-ce imitation ? Il est plus juste de se prononcer pour l'imitation; mais qu'importe,

¹ La destruction de Samarie est mentionnée comme un fait accompli És. chap. 10, v. 9 : « N'en a-t-il pas été de Samarie comme de Damas ? » Or, le chapitre 10, depuis le verset 5, fait corps avec les chapitres 11 et 12, et forme avec eux un même oracle fulminant la menace contre l'Assyrie et chantant sur un ton sublime l'avènement des temps messianiques.

puisqu'à supposer que l'auteur de Zach. 13, 2. 9. soit l'imitateur, cela ne fait rien à la date que nous avons assignée à ses deux oracles, cette date se trouvant, de plus d'un siècle, postérieure à celle d'Osée¹.

¹ Kuenen (Hist. crit. des liv. de l'A. T., p. 473 note 1 et p. 481), comparant Zach. 44, 3. avec Jér. 42, 5. 49, 19. et Zach. 42-44 avec Ez. 38, voit dans les deux cas des imitations qu'il n'hésite pas à mettre sur le compte de Jérémie et d'Ézéchiël.

CHAPITRE IV

Rapports ou différences de fond et de forme entre Zach. I-VIII et Zach. IX-XIV.

Quelques mots encore sur les rapports ou les différences de fond et de forme qui peuvent nous porter à confondre ou à distinguer l'auteur de Zach. 1-8 et celui de Zach. 9-14. Nature des idées, particulièrement des idées religieuses et des conceptions messianiques, mode d'exposition de ces idées et manière propre à chaque prophète, genre littéraire, style, langage, caractère et contenu des suscriptions, tels sont les principaux points sur lesquels nous avons à établir la comparaison.

Examinons d'abord la question de forme : les chapitres 9-14 sont écrits en prose rythmée¹, ce qui n'a pas lieu

¹ Nous nous rangeons ici à l'opinion de M. Segond, tout en reconnaissant que les traducteurs ne sont pas unanimes sur ce point : nous ne parlons pas de Perret-Gentil qui n'a cru devoir adopter la forme métrique que pour la traduction des livres poétiques, et se l'est formellement interdite pour tous les prophètes ; mais M. Reuss, dont l'avis est bien à considérer, a rendu en simple prose non seulement la plus grande partie du chapitre XI (comme le fait M. Segond, avec cette différence que la partie prosaïque commence chez lui au verset 7 pour s'arrêter au verset 16, et chez M. Reuss au verset 4 pour ne finir qu'au verset 17), mais encore toute la section XII-XIV. M. Reuss traduit par de la prose toute la première partie

pour 1-8; ces huit premiers chapitres ont quelque chose de traînant et de prosaïque, de monotone et de fastidieux, de stéréotypé et d'uniforme¹, et cherchent en vain à

de Zacharie (I-VIII); M. Segond fait exception pour le chap. II, vs. 6-13, où le mouvement poétique est en effet bien marqué, et pour les vs. 9 et 10 du chap. VII. Kuenen (*Hist. crit.*, p. 465, note 1 et p. 482) dit que dans la première partie (I-VIII) le parallélisme est employé II, 10-17 (ou 6-13 suivant les éditions) et VII, 9-10; qu'aux chapitres IX-XI, la forme poétique est rigoureusement observée, à la seule exception du passage XI, 4-14 qui est un récit; qu'au chap. XII, le parallélisme ne disparaît pas entièrement, mais que pourtant le style se rapproche de nouveau de la prose, le parallélisme qu'on trouve XII, 1-10 étant abandonné aux versets 11-14; qu'enfin les chapitres XIII (à l'exception du verset 9) et XIV sont écrits en prose; et il fait remarquer que « sous ce rapport l'auteur des chapitres XII-XIV se trouve sur le même rang que son contemporain Jérémie. » — A propos des divergences entre les traducteurs que nous venons de signaler, nous dirons nous-même que la traduction de 11, 4.-6. par de la prose rythmée nous paraît peu justifiée; il n'y a pas non plus grande nécessité à traduire isolément 11, 17. sous forme métrique. Quant à 2. 6.-13. (ou 10.-17. suivant les éditions), c'est bien un morceau écrit dans le ton, le style et le mouvement des anciens prophètes, c'est bien de la prose rythmée, et la chose est d'autant plus frappante et saute d'autant plus vite aux yeux que le contraste est plus grand avec la prose plate et terne de tout ce qui précède et de tout ce qui suit; il est à regretter qu'en ce genre ce soit à peu près tout dans les huit premiers chapitres.

¹ Cette critique ne s'adresse pas seulement à cette longue série de visions (il y en a huit) qui se suivent bout à bout durant six chapitres, mais à ces formules prophétiques reproduites à satiété même dans les chapitres 7 et 8: Ainsi parle l'Éternel des armées, etc.

Établissons cependant une différence, et une différence bien marquée, au point de vue de l'aisance de la pensée et du style, entre 1-6 et 7-8, ces deux derniers chapitres reproduisant, tout autrement que les six premiers, les idées et l'esprit, l'allure et le langage des anciens prophètes. Il est même telle partie, par exemple 8, 2.-3., qui semble de la véritable prose rythmée et qu'on pourrait traduire comme telle: le parallélisme y est rigoureux et le ton plus

dissimuler sous une richesse d'invention apparente une réelle pauvreté d'imagination, cela soit dit sans porter atteinte à ce que la pensée y a quelquefois de singulièrement large et élevé¹. Dans les six derniers chapitres au contraire, combien l'écrivain semble moins gêné dans ses mouvements, combien son allure est plus libre et plus dégagée, sa marche plus légère et plus rapide; comme l'imagination est plus vive, l'essor de la pensée plus facile, le souffle de l'inspiration plus puissant, la poésie plus riche et plus variée, plus brillante et plus belle! Et sans vouloir exagérer ici les mérites de cette seconde partie de Zacharie, ne rappelle-t-elle pas beaucoup plutôt la bonne époque littéraire d'avant l'exil² que le genre si pauvre de la décadence et cette imagination pour ainsi dire

élevé et plus poétique. Décidément l'auteur est bien plus à l'aise et plus éloquent quand il renonce à la forme bizarre des visions allégoriques et donne à sa pensée la traduction la plus naturelle et la plus simple; 2, 6.-13. prouve même qu'il peut être poète à ses heures. Ce sont évidemment ces deux chapitres 7-8 et le morceau rythmé 2, 6.-13. qui peuvent le mieux servir aux partisans de l'unité d'auteur pour étayer leur thèse des rapports de fond et de forme entre les deux parties de Zacharie. Il est à remarquer que la langue de Zach. 1-8 est assez pure, ce que Kuenen (*Hist. crit.*, p. 464. note 2) croit pouvoir attribuer à l'imitation des anciens modèles.

¹ Voy. chap. 8, vs. 14-19, où le prophète, interrogé sur le maintien du jeûne du cinquième mois, commémoratif de l'incendie du temple, traite ce point comme secondaire et recommande par-dessus tout l'amour de la vérité (vérité et justice) et de la paix. — Voyez aussi la fin du même chapitre, vs. 20-23, morceau bien remarquable, et pour la forme, vive et animée, et pour le fond, sur la vocation des nations païennes. Voyez encore le spiritualisme religieux de chap. 7, vs. 4-10.

² Chap. 9-14, en effet, et surtout chap. 9-11, ne présentent pas seulement le rythme, mais encore la langue de la poésie.

épuisée qui se bat les flancs sans prendre le vol? Cette manière étrange et si conforme au goût des derniers temps de la littérature prophétique de présenter l'idée sous le voile plus ou moins transparent de visions symboliques¹, l'ange de l'Éternel venant chaque fois expliquer le sens de l'allégorie et dénouer le nœud de l'énigme², cette manière est absolument étrangère à l'auteur de Zach. 9-14. Le chapitre 11 à la vérité contient deux actions symboliques, de même que nous en trouvons une au chapitre 6; mais l'action symbolique est un procédé familier à tous les prophètes. Trouvons-nous dans Zach. 1-8 une théophanie du genre de celle que nous lisons à la fin du chapitre 9 et qui rappelle tout à fait les théophanies chez les prophètes d'avant l'exil: voyez le début du chapitre 19 d'Ésaïe, le chapitre 3 d'Habakuk, etc.

Aux différences que nous venons de constater pour le mode d'exposition et la manière de l'écrivain, pour le talent poétique et littéraire, répondent des différences non moins frappantes dans la nature même des idées,

¹ Car la thèse de Köhler (ouv. cit. II, p. 22 ss., 42 ss.) est insoutenable (il veut que l'Éternel ait réellement envoyé ces huit visions à Zacharie), et ici encore il faut en revenir aux idées si saines de M. Reuss qui voit plus de symboles et d'allégories chez les prophètes que de faits positifs et d'actes réels. Où ne conduirait pas le système opposé? Osée, sur l'ordre de l'Éternel, aurait pris pour femmes deux prostituées! Il faut reconnaître avec Kuenen (Hist. crit., p. 465) que les visions ne sont pour Zacharie qu'une pure forme littéraire, qui s'explique facilement et par l'époque où il a vécu et par son génie particulier.

² L'allégorie, dans Zacharie, chap. 4-6, manque absolument de transparence, de netteté et de précision. Le symbolisme de ses visions est obscur.

notamment des conceptions eschatologiques et messianiques. Les huit premiers chapitres de Zacharie sont empreints de cet esprit sacerdotal si prononcé qui caractérise la période de l'histoire religieuse d'Israël dite période persique. Cet esprit, quoi qu'on en ait dit, est étranger aux six derniers chapitres, et c'est en vain que de Wette, citant 14, vs. 16 et 20, y signale la tendance lévitique des temps postérieurs à la captivité. Dans le premier de ces passages, chap. 14, v. 16, la fête des Tabernacles, non la Pâque ni la fête des Semaines (Pentecôte), est mentionnée comme devant être célébrée par les Gentils, venus chaque année à Jérusalem pour se prosterner devant l'éternel. Or nous savons par les livres d'Esdras et de Néhémie (voyez Esd. 3, 4. et Néh. 8, 17. cités par de Wette) que depuis le retour de Babylone on attacha une importance toute particulière à la célébration de la fête des Tabernacles. Assurément il y a quelque lieu de s'étonner de l'importance attribuée à la fête des Tabernacles Zach. 14, 16.; mais si le fait en lui-même est difficile à expliquer, faut-il de toute nécessité et par suite du rôle que joue cette fête dans les livres d'Esdras et de Néhémie, voir là un indice certain des progrès ultérieurs du formalisme lévitique et faire le chapitre 14, partant les six derniers chapitres, postérieurs à la captivité ? Quant au second passage invoqué par de Wette, chap. 14, v. 20, il y est question, je l'avoue, d'une pratique singulièrement formaliste, écrire sur les clochettes des chevaux : Consacré à l'Éternel, et consacrer également à l'Éternel toute chaudière dans Jérusalem et dans Juda ; mais qu'est-ce qui nous oblige à prendre ces déclarations au pied de la

lettre, et ne sommes-nous pas en droit, d'après toutes les analogies du langage prophétique, d'y voir l'expression hyperbolique de cette grande pensée qu'à l'époque de la restauration finale tout sera saint et sanctifié en Israël, tout se fera en vue de l'Éternel et pour lui seul ? Disons-le d'ailleurs, si nous nous attachions à de tels passages, et ce sont les seuls que de Wette puisse relever dans la seconde partie de Zacharie, nous n'aurions pas de peine à en découvrir de semblables chez les prophètes les plus spiritualistes et à taxer un Ésaïe même d'esprit sacerdotal et lévitique. C'est à bon droit en effet que Bleek (page 329 de l'ouvrage cité) oppose à la citation de de Wette Zach. 14, 16. 20. plusieurs citations prises d'Ésaïe : És. 17, 7. 18, 21. etc.

Les deux parties de Zacharie ainsi comparées au point de vue de l'esprit sacerdotal et de la tendance lévitique, établissons le parallèle sur un autre point : l'idée du Messie et de son règne. Mais ici nous devons faire d'entrée une distinction entre Zach. 9-11 et Zach. 12-14. Dans ces trois derniers chapitres, en effet, dont l'auteur est distinct pour nous de celui des chapitres 9-11, il n'est nulle part question du Messie à proprement parler. Car nous ne saurions accorder aucune portée messianique à 12,8. où il est dit qu'au jour de l'attaque générale des nations contre Jérusalem, l'Éternel prêterait aux habitants de Jérusalem une protection si efficace, que le faible parmi eux sera aussi vaillant et aussi fort que David, et la maison de David, marchant à leur tête, aussi invincible que Dieu, que l'ange de l'Éternel devant eux. C'est dans ces derniers mots que quelques théologiens, entre autres M. Her-

mann Schultz (Alttestam. Theolog. 2^{ter} Bd. S. 254), ont cru, à tort selon nous, entrevoir l'idée messianique. Non pourtant que cette notion fût forcément étrangère à l'auteur de 12-14, et que la grande espérance prophétique se réduisît chez lui aux données générales de ces trois chapitres, mais nous ne saurions avoir, dans deux oracles seulement qui nous restent de lui, toute la pensée de ce prophète. Il est bien dit, chapitre 14, verset 9 : l'Éternel sera roi de toute la terre; mais cette royauté suprême de l'Éternel n'exclut en rien la royauté en sous-ordre d'un Messie ou représentant de l'Éternel. Il n'en est pas moins certain que, dans les deux oracles qu'il nous a laissés, le prophète n'a pas exprimé sa pensée sur ce point précis. Ce n'est donc pas avec les données eschatologiques de Zach. 12-14, données trop vagues et trop générales (humiliation des ennemis, repentir et purification du peuple, anéantissement du faux prophétisme; épreuve suprême et décisive, intervention personnelle de Jahveh, délivrance et salut, prospérité et abondance, ruine totale et subite des ennemis, reconnaissance de l'Éternel comme roi et Dieu par toute la terre, consécration du peuple entier à Jahveh), mais bien avec les données messianiques précises de 9-11 ou plus exactement du chapitre 9, que nous comparerons les données analogues de 1-8.

Quelle est donc l'idée du Messie dans les huit premiers chapitres de Zacharie? Le Messie de Zach. 1-8, c'est le Messie à la fois roi et prêtre (voyez chap. 6, v. 13), ou bien, ce qui revient à peu près au même, c'est le roi assisté du prêtre et gouvernant de concert avec lui, de telle façon que les deux personnages n'ont qu'une même

pensée et un même conseil et que la royauté temporelle ne forme qu'un, pour ainsi dire, avec la royauté spirituelle. Les textes se prêtent, en effet, à ces deux interprétations, peu différentes au fond l'une de l'autre. Le passage capital en la matière, c'est justement ce chapitre 6, vs. 9-15, que nous avons déjà eu occasion de signaler à cause de l'action symbolique qu'il renferme. Cet acte symbolique du prophète consiste à déposer, par ordre de l'Éternel, des couronnes d'or et d'argent sur la tête du grand-prêtre Josué. Josué représente le Messie et son double couronnement ou double règne : car le pontife doit, dans la pensée du prophète, se confondre ou au moins s'associer étroitement avec le roi ou descendant (rejeton) de David (Zach. 1-8 appelle le Messie tantôt mon Serviteur Rejeton¹, tantôt simplement Rejeton², d'après le second Ésaïe et Jérémie, dont le premier a consacré le terme de Serviteur de l'Éternel, et le second celui de Rejeton : Jér. 23,5. 33,15.; cf. Zach. 3,9. 6,12.). Le sens de l'acte symbolique résulte d'ailleurs de ces paroles que le prophète doit adresser à Josué en le couronnant :

« Voici ce que dit Jaheweh Çebaôt : Voici venir un homme, Rejeton est son nom, et il poussera de sa place, et bâtira le temple de l'Éternel. C'est lui qui bâtira le temple de l'Éternel, et il obtiendra la majesté, et siègera sur son trône comme roi, et sera prêtre sur son trône, et entre les deux il y aura un conseil de salut³. » (Zach. 6,12. 13.)

¹ עֲבֵדִי צִמָּח Zach. 3, 8.

² צִמָּח Zach. 6, 12.

³ Kuenen traduit : « Et il y aura un conseil de paix entre eux

Telle est la traduction que donne M. Reuss de ces deux versets. Il la fait suivre de cette note qui pose très nettement les termes de la question qu'a soulevée la légère ambiguïté de ces versets : « Un conseil de salut, ou salutaire, est le nom donné au gouvernement messianique, en tant que tous les plans, mesures, actes de celui-ci concourront au vrai bien-être du peuple de Dieu. Les deux, c'est le roi et le prêtre, ou plutôt le Messie en sa double qualité; car les fonctions de l'un et de l'autre sont au fond très différentes. Cette phrase a le plus embarrassé les exégètes, parce qu'elle semblait accuser la présence simultanée de deux personnes différentes. De même, on s'est rendu l'explication difficile en traduisant : un conseil de paix, comme si l'auteur avait voulu parler de deux personnes qui auraient pu se quereller, et en plaçant ces deux personnes sur deux trônes différents. Malgré tout cela, il faut convenir que l'auteur n'a rien fait pour nous éclairer sur la manière dont il combinait dans sa pensée ce qu'il dit ici du Messie et ce que nous avons lu chap. 4, 14 des deux oliviers, de sorte que l'interprétation reste toujours sujette à caution¹. » Les deux oliviers, d'après l'explication que donne le prophète lui-même au chapitre 4, « ce sont les deux oints qui se tiennent devant le maître de la terre, » c'est-à-dire le roi et le prêtre, les représentants,

deux (le prêtre et le roi). » (The Religion of Israël, vol. II, p. 214). M. Segond, expliquant les mots conseil de paix, traduit : « Et une parfaite union régnera entre l'un et l'autre. »

¹ Édouard Reuss, La Bible, traduction nouvelle avec introductions et commentaires, Ancien Testament, 2^{me} partie, Les Prophètes, tome II, page 337.

distincts ici l'un de l'autre, de la royauté et du sacerdoce¹.

Ce rapprochement de 6,12.13. et 4,14., joint à cette considération que le prophète avait sous les yeux l'association des deux pouvoirs, le civil et le religieux, en deux personnes parfaitement distinctes, Zorobabel et Josué, ayant chacune leur domaine propre, quoique agissant toujours d'un commun accord, tout cela semblerait donner raison à M. Hermann-Schultz, partisan lui de l'opinion qui voit dans 6,12.13. deux représentants distincts pour les deux pouvoirs. Voici d'ailleurs comment M. Hermann Schultz présente sa thèse et la soutient : « Le Messie, est-il dit, bâtera le temple de Dieu comme prince... et un prêtre sera sur son trône, et il y aura un conseil de paix entre les deux. Ainsi donc la souveraine sacrificature apparaît dans les derniers temps comme unie à la royauté messianique, sinon dans l'unité des personnes, du moins sûrement dans l'union la plus parfaite des fonctions, — comme, en effet, l'union de ces deux pouvoirs était, au temps du prophète, la condition la plus indispensable de la prospérité du nouvel établissement. Une seule personne avec deux fonctions, comme cela résulterait de la traduction « et il (le Messie) sera prêtre sur son trône, » est rendue impossible par l'expression « paix entre les deux. » Franchement, tout serait plus clair, si l'on voulait avec Ewald compléter le passage comme suit : « pose les couronnes sur la tête

¹ Le candélabre et les deux oliviers de Zach. 4 ont fourni à l'auteur de l'Apocalypse, lequel, en ses visions symboliques, à côté des larges emprunts qu'il fait à Ézéchiél et à Daniel, s'inspire aussi quelquefois de Zacharie, l'idée de ses deux oliviers et de ses deux candélabres qui sont devant le Seigneur de la terre (Apoc. 11, 4.).

de Josué *et sur la tête de Zorobabel*, » — modification qui, par le fait, se recommande singulièrement¹. » Malheureusement une telle addition au texte n'est pas peu de chose, tout bien considéré, et l'on a le droit de faire valoir, contre la thèse de M. Hermann Schultz et à l'appui de l'opinion de M. Reuss, que le personnage qui représente le Messie et sur la tête duquel sont posées les couronnes, Josué, étant unique, le Messie qu'il représente ne doit être lui aussi qu'une seule personne. Quant à l'expression **שְׁלוֹם עֵצָה**, la traduction qu'en donne M. Reuss » conseil de salut, » est pour le moins aussi acceptable que la traduction « conseil de paix. » Reste, il est vrai, toujours, en faveur de M. Hermann Schultz, le passage des deux oliviers, chap. 4, v. 14.

Impossible donc de se prononcer dans un sens plutôt que dans l'autre. Aussi bien ne nous sommes-nous livré à cette discussion que pour être, autant que possible, complet et exact, nullement pour le plaisir de mettre deux savants en contradiction, alors surtout que la divergence d'opinions sur la dualité des personnes ou la simple dualité des fonctions importe peu au fond même de la notion du Messie qui se dégage si nettement de la première partie de Zacharie et dans laquelle se trouvent étroitement unies les idées de sacerdoce et de royauté.

Dans la notion messianique de Zach. 9 (vs. 9 et 10), au contraire, l'idée de sacerdoce est absente : le Messie est un roi juste et sauvé, c'est-à-dire protégé de Dieu contre

¹ Hermann Schultz, *Alttestamentliche Theologie*, Frankfurt a. M., 1869, Bd. II, S. 257.

toutes les puissances de la terre (ce que les versions rendent par victorieux), un roi humble et monté sur un âne, animal qui symbolise l'humilité et aussi l'amour de la paix, par opposition au cheval, monture des grands et des orgueilleux et aussi des hommes de guerre, un roi enfin qui, présidant à l'anéantissement des chars, chevaux et arcs de guerre, annoncera ou commandera (litt. dira) la paix aux nations et dominera d'une mer à l'autre (de la Méditerranée à la mer Morte) et du fleuve (l'Euphrate) aux extrémités de la terre.

Ainsi, différence bien tranchée entre la notion du Messie dans la première partie de Zacharie et cette même notion dans la seconde, celle-là portant, comme tout le contenu des chapitres 1-8, l'empreinte profonde de l'esprit sacerdotal qui a régné à l'époque du retour et dans toute la période dite persique, celle-ci respirant au contraire cette indépendance absolue du prophète vis-à-vis du prêtre qui est un des grands et nobles traits du prophétisme hébreu avant l'exil. Zach. 1-8 double le roi d'un grand prêtre, ou tout au moins suppose ce grand prêtre à côté du roi; Zach. 9 ne connaît d'autre Messie qu'un roi à la manière de David, et ne veut d'autre caractère religieux à ce Messie que la justice rendue à tous, au nom de l'Éternel lui-même, l'humilité dans les sentiments, l'amour de la paix.

Si la pensée messianique diffère notablement de l'une à l'autre partie de Zacharie, ce n'est pas à dire que certaines idées eschatologiques ne seront pas communes à toutes les deux. Telle est par exemple l'idée de la vocation des Gentils qui se retrouve également dans les premiers cha-

pitres et dans les derniers : comparez avec chap. 14, v. 16 la belle prophétie qui couronne le chapitre 8 (vs. 20-23) et qui annonce à Jérusalem que beaucoup de peuples et de nombreuses nations afflueront un jour dans son sein, venant chercher l'Éternel et l'implorer, prophétie qui se termine par cette déclaration aussi énergique que pittoresque : « En ces jours-là, il arrivera que dix hommes de toutes les langues des nations saisiront un Juif (un Juif de la dispersion montant à la fête) par le pan de son vêtement, et diront : Nous irons avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous. » Voilà donc une pensée, et une grande et admirable pensée, commune aux deux parties de Zacharie ; mais cette pensée n'est-elle pas du patrimoine de tous les prophètes ? Quoi d'étonnant par suite à la rencontrer indistinctement chez des prophètes d'avant et d'après l'exil ? Il y a plus, et il ne serait pas difficile de montrer que cette même pensée revêt dans les deux oracles une forme absolument différente, conséquence et preuve en même temps de la complète diversité des circonstances dans lesquelles l'un et l'autre ont été écrits. Dans Zach. 8, v. 20-23, c'est d'eux-mêmes et spontanément que les Gentils montent à Jérusalem : Allons implorer l'Éternel et chercher l'Éternel des armées ! Et d'autres voix répondent : Nous irons aussi ! Évidemment nous sommes dans un temps de paix, à une époque où les Juifs (on vient de voir le nom de Juif, de date récente¹,

¹ De date récente tout au moins en tant que synonyme d'Israélite. Le mot יְהוּדִי *Yehoudaios* Judæus Juif, qui était destiné à remplacer tous les anciens noms du peuple de Dieu et à se substituer

employé dans ce passage lui-même) ont plutôt à bénir les païens qu'à les haïr : c'est l'époque de l'édit de Cyrus et du retour des exilés. Dans Zach. 14, 16.-19., quel changement de ton chez le prophète : ce n'est plus un libre mouvement qui porte les païens à Jérusalem pour se prosterner devant l'Éternel; ce n'est pas même une invitation qui les y appelle; c'est un ordre, un ordre impérieux et dur, un ordre accompagné de la menace d'un châtiment. Les peuples viendront à Jérusalem, mais comme des ennemis domptés et des vaincus. C'est qu'on vit à une époque de haines implacables et de guerres sans fin, et qu'on traverse cette néfaste et sanglante période babylonienne qui a vu tant de déportations et tant de ruines¹.

aux termes consacrés jusqu'alors d'Hébreux et d'enfants d'Israël, est déjà employé maintes fois par Jérémie avec ce même sens général de descendant d'Abraham que lui donne Zach. 8, 23. ; mais, dans le livre des Rois, il est encore pris avec l'acception restreinte de Judéen, membre de la tribu de Juda. — Rappelons que c'est encore dans cette première partie de Zacharie, au chap. 2, v. 13, que nous rencontrons pour la première fois cette dénomination de terre sainte **אֶרֶץ הַקֹּדֶשׁ** inconnue de tous les écrivains antérieurs à l'exil ou même contemporains de l'exil et qui devait devenir l'expression courante pour désigner l'antique Canaan, la terre de la promesse, la Palestine.

¹ « Nous ne nous tromperons certainement pas dans notre appréciation du point de vue (religieux et eschatologique) de l'auteur de Zach. 12-14, dit Kuenen dans sa Religion d'Israël, si nous le plaçons juste au milieu entre Habakkuk et Jérémie (on sait qu'Habakkuk et Jérémie prophétisaient sous Jojakim). Il est plus ému que le premier de la perversité qu'il voit chez ses contemporains; par suite son idée de l'avenir, ou plutôt des événements qui l'amèneront, est moins brillante. Mais lui aussi — et voilà pourquoi nous disions

Nous pourrions insister et dire encore que Zach. chap. 9-14 ne connaît ni l'ange de l'Éternel, du moins avec le rôle que lui attribue Zach. chap. 1-8 (Zach. 1, 11. 12. 3, 1. 3. 4. 5. 6.; cf. Zach. 12, 8.¹), ni Satan (Zach. 3, 1. 2. Cf. Job 1, 6. ss. 2, 1. ss. 1 Chron. 21, 1.²), ni cette exaltation si caractéristique et en quelque sorte cette apothéose du grand prêtre, aucune enfin des conceptions religieuses et théologiques qui marquent les temps d'après l'exil.

Mais c'en est bien assez, on en conviendra, pour qu'il nous soit permis de demander où donc est cette tendance lévitique que de Wette signale dans nos six chapitres. Une autre question au grand critique, puisque nous avons osé

qu'il y a parenté entre sa pensée et celle d'Habakkuk — attend sous peu la glorification d'Israël, dont il considère le salut comme garanti par la justice de Jahveh et par la relation qui existe entre lui et son peuple. » (The Religion of Israel, vol. II, p. 66-67.)

¹ De part et d'autre, l'ange de l'Éternel est bien un être surhumain, ministre des volontés de Dieu; mais dans Zach. chap. 1 et chap. 3, c'est l'intercesseur, le défenseur d'Israël auprès de Jahveh, par opposition à Satan, l'accusateur; dans Zach. chap. 12, c'est le héros divin conduisant Israël à la victoire. Ne pas confondre, dans Zach. chap. 1-8, l'ange de l'Éternel avec l'ange interprète des visions, ce dernier toujours désigné par les mots : l'ange qui parlait avec moi.

² Le Satan du prologue de Job, c'est l'ange (nullement déchu) faisant fonctions d'accusateur de l'homme auprès de Dieu et de tentateur; le Satan de Zach. chap. 3, c'est encore l'ange accusateur, mais cherchant ici à rompre l'alliance de grâce de l'Éternel avec son peuple; le Satan de 1 Chron. chap. 21, c'est plus particulièrement l'ange tentateur. Le sens exact de הַשָּׂטָן (le mot a partout l'article, excepté dans le seul passage 1 Chron. 21, 1.), c'est l'*adversaire*. On remarquera, dans l'ange de l'Éternel et le Satan de Zach. chap. 1-8, l'influence des idées persanes. Voyez, sur le Satan biblique, l'étude complète de la question dans Hermann Schultz, Alttestam. Theolog., 2ter Bd., cap. XLVI, S. 139.

le prendre à partie : de quel droit de Wette interprète-t-il 9,12. et 10,6.9. s. dans le sens du retour de la captivité de Babylone ? et comment peut-il voir, dans ce qu'il appelle « les espérances fantastiques » de Zach. 9-14 un caractère de postériorité ? quoi de plus fantastique en effet, comme Bleek le lui objecte encore, que les espérances prophétiques d'un Joël, d'un Michée, etc., qui prophétisaient aux IX^{me} et VIII^{me} siècles, de moins fantastique que celles d'un Aggée et d'un Zacharie, qui sont, avec Malachie, les derniers en date des prophètes ?

Signalons encore la diversité de forme et le contenu différent des suscriptions dans la première partie de Zacharie et dans la seconde, celles-là, 1,1.7.7,1.¹, précisant la date de l'oracle et nommant le prophète Zacharie avec son père et son aïeul, celles-ci, 9,1.12,1., sans indication chronologique ni mention d'auteur, et se réduisant à ces quelques mots : Oracle (ou déclaration), parole de l'Éternel contre le pays de Hadrac ; Oracle, parole de l'Éternel touchant Israël.

Alléguera-t-on enfin la parenté de langage et de style des deux parties de Zacharie ? Les citations de de Wette, page 374 de l'Introduction, sont insignifiantes et sans portée, comme si l'on prétendait par exemple qu'une même main a écrit ces formules identiques (mais qui se trouvent chez tous les prophètes et sont expressions courantes de leur langage) :

Pousse des cris d'allégresse et réjouis-toi, Sois transportée d'allégresse, fille de	
Fille de Sion !	Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem.
Car voici, je viens, etc.	Voici, ton roi vient à toi ; etc.
ZACH. 2, 10	ZACH. 9, 9.

¹ Cf. Zach. 4, 8. 6, 9. 7, 4. 8, 1. 18.

Le premier de ces passages appartient à cette portion du chapitre 2 que M. Segond, non sans raison, traduit en prose rythmée (chap. 2, vs. 6-13). Je passe rapidement, ayant hâte de conclure ; de Wette d'ailleurs presse lui-même fort peu cet argument ¹.

¹ Alléguera-t-on que la formule **מַעֲבָר וּמֵיָשָׁב** *des allants et des venants* est employée dans les deux parties (7, 14. 9, 8.) ? Mais elle est employée ailleurs aussi (Ex. 32, 27 ; Ez. 35, 7). Je renvoie à Koester pour les autres termes ou formules signalés comme identiques ou analogues dans les deux parties (Hengstenberg, Beitr., I, p. 370 ss., Hävernick. Keil. Stähelin ne font ici que repr duire Koester) : ces points de ressemblance sont tous à peu près aussi concluants que celui que nous venons de citer. — Voici, par contre, quelques différences qui nous ont frappé en lisant de suite les quatorze chapitres : dans les chapitres 1 à 8, **יָמֵהָ** n'est jamais suivi d'un temps personnel, mais toujours du participe ; nous le trouvons au contraire suivi du futur chap. 9, vs. 4 et 9 (il est employé avec le participe 11, 6. 16. 12, 2. 14, 1.) ; la formule *en ce temps-là*, que 9, 16. et chap. 12-14 rendent constamment par le singulier *en ce jour-là*, est rendue, 8, 6. 23., par le pluriel *en ces jours-là* (le singulier *en ce jour-là* se lit chap. 2, v. 15, chap. 3, v. 10, chap. 6, v. 10) ; les formules maison de Juda et maison d'Israël sont réunies, chap. 8, v. 16., pour désigner le peuple de Dieu (cf. 2, 2. ou 1. 19. suivant les éditions). Dans chap. 9-11, nous trouvons rapprochées les formules maison de Juda et maison de Joseph (10, 6.), et isolément Juda, maison de Juda, Éphraïm, les deux noms Joseph et Éphraïm étant particuliers à chap. 9-11 et ne se trouvant jamais employés chap. 1-8 ; la dénomination d'Israël, 9, 1., s'applique à l'ensemble des douze tribus ; nous ne voyons figurer, chap. 12-14, que le seul nom de Juda ; l'Israël de la suscription, 12, 1., désigne ce qui reste du peuple de Dieu, mais cette suscription n'est peut-être qu'une addition postérieure ; enfin nous voyons, dans la première partie de Zacharie, Dieu désigné par l'un ou l'autre de ces trois mots : Jahveh, Elohim, le Seigneur ou Maître de toute la terre : la deuxième partie dit toujours Jahveh ou bien Elohim. — Nous n'insistons pas sur les traces

Pour montrer combien toute cette argumentation tirée des rapports de fond et de forme entre Zach. chap. 1-8 et Zach. chap. 9-14 a peu de consistance et se détruit d'elle-même, qu'on nous permette de traduire in-extenso le paragraphe de de Wette qui s'y rapporte :

« A part XII, 14-17, dit de Wette en parlant des six derniers chapitres de Zacharie, l'exposition ici n'a rien de symbolique et certains morceaux ne manquent ni de mouvement poétique ni de rythme (en particulier IX, 3 ss. XI, 1-3). On ne trouve plus les formules d'introduction prophétiques de la première partie (I, 1,7; IV, 8; VI, 9; VII, 1,8; VIII, 1,18), et on en lit d'autres dans lesquelles Zacharie n'est plus nommé (IX, 1; XI, 4; XII, 1). La situation historique paraît être toute différente: car Damas, Tyr, la Philistie (IX, 1-6), Javan (IX, 13), l'Assyrie et l'Égypte (X, 10 s.), ennemis de Juda, le schisme des dix tribus (XI, 14; IX, 13; X, 6 s.), la royauté (XI, 6; XIII, 7; cf. XII, 7 s. 12), le culte des faux dieux et le faux prophétisme (X, 2 s. XIII, 2 ss.) indiquent plutôt les temps d'avant l'exil que les temps d'après. Et ainsi semble-t-il que l'on soit suffisamment fondé à refuser ces oracles à Zacharie pour les attribuer à un prophète plus ancien.

« D'autre part, il y a quelque parenté avec la première partie pour la langue et le style, et aussi pour les rapports avec d'autres prophètes, quelques-uns très récents, lesquels excluent un auteur ayant écrit avant l'exil. Il est

d'un hébreu corrompu ou, au moins, plus récent, qui se rencontreraient dans le livre entier : on trouvera les passages cités et l'argument réfuté, Kuenen, *Hist. crit.*, p. 484 s.

clair que l'exil est supposé IX, 12; X, 6, 9 s.; au temps d'après l'exil convient bien la tendance lévitique qui s'exprime XIV, 16 (cf. Esd. III, 4; Néh. VIII, 17), 20, et ce qu'il y a de fantastique dans les espérances du prophète; et on pourrait relever encore quelques autres indices de postériorité.

« Ce serait d'ailleurs se faire illusion que d'espérer pouvoir trouver une époque où concordent et se concilient toutes les circonstances historiques qu'on prétend antérieures à l'exil. Et ainsi le mieux et le plus sage reste toujours de considérer ce qui semble indiquer des temps antérieurs comme une manière de se déguiser en ancien prophète (als archaisirenden prophetischen Schematismus), et de jeter, à l'aide de ce déguisement, le voile du mystère sur ses oracles¹. »

Il me semble que quand la critique, et la critique maniée par un esprit aussi consciencieux et aussi exact qu'un de Wette, s'exprime en de pareils termes et témoigne d'un tel embarras, la thèse qu'elle soutient est bien chancelante et ne laisse guère d'hésitation au lecteur sur l'opinion qu'il doit adopter.

Il y a donc bien, entre les deux parties de Zacharie, différence d'époque et d'auteur².

¹ Il faut lire, à la suite de ces paragraphes, les longues notes par lesquelles de Wette s'efforce d'en justifier les assertions. — La thèse étrange du « déguisement en ancien prophète » avait déjà été soutenue par Gramberg pour son auteur contemporain des Séleucides.

² Il resterait, pour être complet, à comparer au point de vue du fond et de la forme les trois chapitres 9 à 11 aux trois chapitres 12 à 14, et à confirmer, par cet examen, les résultats de l'étude histo-

rique qui nous a donné, pour ces deux groupes d'oracles, deux auteurs distincts et séparés par l'intervalle de plus d'un siècle. Nous verrions, par exemple, certaines formules prophétiques étrangères ou à peu près à chap. 9 à 11 et affectionnées par 12 à 14 : *en ce jour-là*, qui revient quatorze fois dans 12 à 14, et ne se rencontre qu'une fois dans 9 à 11 (9, 16). *et Jérusalem restera à sa place*, 12, 6. 14, 10., absent de 9 à 11. Voy. von Ortenberg, p. 51-63. On fait remarquer que, dans les deux groupes chap. 9-11 et chap. 12-14, les mots מִצֹּר (9, 13. et 12, 2.), et אֶרֶץ (11, 3. et 13, 4.), ne sont pas pris dans le même sens. D'autre part, nous avons constaté, sans trop presser la chose toutefois, que l'idée messianique proprement dite (chap. 9) n'est pas exprimée chap. 12-14. On pourrait insister davantage sur le fait que « l'auteur de Zach. 9-11 se flatte de voir une réunion complète de tous les Israélites sous le sceptre de la même dynastie et la restitution totale de l'ancien royaume de David » (Kuenen, les Prophètes et la Prophétie, résumé d'A. Réville, p. 640), tandis que les descendants des dix tribus et ces déportés d'Éphraïm, pour lesquels chap. 9-11 témoignaient tant de sollicitude, n'ont aucune place, chap. 12-14, dans les perspectives eschatologiques du prophète. Mais nous aimons mieux reconnaître, contrairement à l'avis de Kuenen (Hist. crit., p. 486), qui d'ailleurs, renvoyant à von Ortenberg, énonce sa thèse presque sans preuves à l'appui, ce qui n'est pas son habitude, qu'il n'y a, tant pour la pensée religieuse que pour la forme littéraire, entre ces deux morceaux si courts d'ailleurs, ni différence bien tranchée, ni ressemblance bien frappante, rien en un mot qui puisse parler soit pour, soit contre la dualité d'auteurs. C'est à la critique historique, et à elle seule, à trancher ici la question.

CHAPITRE V

Comment expliquer que les auteurs du Canon biblique aient réuni sous un même nom les oracles de prophètes si divers ?

Différence d'époque et d'auteur, tel est encore une fois notre dernier mot ¹, aucune preuve ultérieure n'ayant été capable d'infirmer les résultats acquis et bien acquis de l'examen historico-critique auquel nous nous étions livré dès l'abord et qui reste, pour la solution de la question de Zacharie, l'argument fondamental et décisif. Nos conclusions ainsi formulées, encore devons-nous expliquer la réunion de nos quatorze chapitres en un seul livre sous le nom unique de Zacharie. Il est impossible, dit Hengstenberg, que les auteurs du Canon aient commis ici une méprise, puisqu'ils vivaient à la même époque que Zacharie. Nous répondrons à Hengstenberg que Zacharie, qui prophétisait dans les années 520-518, et Esdras, qui ne paraît sur la scène qu'en 458, soixante-dix-huit ans après l'édit de Cyrus et le premier retour sous Zoro-

¹ Pour se convaincre que Zach. 9-14 n'est pas d'un prophète postérieur à l'exil, il n'y a qu'à le comparer à Aggée et à Malachie : quel abîme entre le nouveau et l'ancien prophétisme, celui-là tenant plus du prêtre et du scribe que du prophète !

babel, ne sont pas précisément contemporains, mais qu'il y a bien entre les deux un intervalle de soixante années. Et puis, selon toute vraisemblance, ce n'est pas Esdras (458), mais plus tôt Néhémie (444)¹, qui a présidé à la formation du recueil des Nebiim. Ce seraient donc au moins trois quarts de siècle qui sépareraient Zacharie de ses collecteurs : c'est plus qu'il n'en faut pour permettre la confusion d'auteurs qui aurait fait mettre trois écrits de mains différentes sous un même nom. Voici d'ailleurs l'explication la plus probable de cette confusion, explication donnée depuis longtemps par Bertholdt, Gesenius, Knobel, Bunsen, Bleek et Hitzig. Elle repose sur ce fait bien simple que le nom de Zacharie a été porté par plusieurs prophètes d'époques diverses. Nous avons, 2 Chron. 24, 20. ss., un prophète Zacharie, fils du grand prêtre Jehojada (Joad), qui périt martyr sous le roi de Juda Joas, grand-père d'Osias. Joas régna de 878 à 838. Au même livre second des Chroniques, chap. 26, v. 5, est nommé un autre prophète Zacharie, des premiers temps du règne d'Osias (809-758). Enfin le livre d'Ésaïe, chap. 8, v. 2, mentionne un troisième Zacharie, fils de Jeberechjahu, vraisemblablement prophète lui aussi, qui vivait au commencement du règne d'Achaz (741-726). Je ne parle pas d'un prophète Zacharie, fils de Barachie (*Ζαχαρίου υἱοῦ Βαρχίου*), Matth. 23, 35., tué entre le sanctuaire et l'autel²,

¹ Voyez Bleek, *Einleitung*, § 294 et 295, S. 670-675. Cf. Dillmann. Herzog's *Encyklopädie*, art. Kanon des A. T.

² « Afin que tout le sang innocent versé sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le sanctuaire et l'autel....

ce personnage, d'ailleurs inconnu, n'étant pas autrement désigné par saint Matthieu, si toutefois l'évangéliste n'a pas confondu ici le prophète Zacharie, fils de Joad, que le peuple « lapida par ordre du roi dans le parvis de la maison de l'Éternel » (2 Chron. 24, 20.-22.), malgré toute la reconnaissance, ajoute le chroniqueur, que Joas aurait dû garder à Joad, et le prophète Zacharie (contemporain d'Aggée), fils de Berechjah, fils d'Iddo. Ce qui est certain, d'après le contexte, c'est qu'en nommant Zacharie, fils de Barachie, saint Matthieu entend parler d'un des derniers prophètes de Juda.

Telle est la liste des prophètes du nom de Zacharie mentionnés dans nos livres saints, sans compter ceux qu'ils ont pu passer sous silence, ce nom semblant avoir été très commun chez les Israélites. Nous venons de voir figurer sur cette liste un Zacharie, fils de Jeberechjahu, qui vivait au commencement du règne d'Achaz. Rien n'empêche que ce Zacharie, fils de Jeberechjahu, ne soit l'auteur de Zach., chap. 9 à 11. Quant aux chapitres 12 à 14, dus à un contemporain de Jérémie, ils seraient venus se souder à ce premier groupe par une de ces erreurs si faciles à expliquer avant la fixation définitive du recueil prophétique par Néhémie. A l'époque même de Néhémie, une nouvelle confusion, plus aisée encore à comprendre, entre Zacharie, fils de Berechjah, et Zacharie, fils de Jeberechjahu, a fait réunir en un seul livre les huit chapitres dus au collaborateur et ami de Zorobabel et les six chapitres attribués

Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes..... » (Matth. 23, 35. 37.)

au contemporain d'Achaz et d'Ésaïe (*Berechjah* et *Jebe-rechjah*) ne sont en réalité qu'un même nom, signifiant *l'Éternel bénit*, et composé ici avec le futur, là avec le passé du verbe *barach*)¹.

¹ Kuenen qui, dans son *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, résume, en ce qui concerne Zacharie (t. II, chap. XIII. 10, p. 459-489), les travaux de ses devanciers, complète ici leurs assertions sur la réunion des trois recueils en un seul par une remarque très judicieuse relative aux suscriptions Zach. 1, vs. 1 et 7 : « D'après Esdras, 5, 1 ; 6, 14, dit-il (p. 487-489), Zacharie, l'auteur des chapitres 1-8, est le fils d'Hiddo. Pourquoi donc nous est-il donné (Zach. 1, 1 et 7) comme le petit-fils d'Hiddo et le fils de Bérécja ou Jébérécja (les deux noms ne diffèrent pas essentiellement : ainsi on lit Hizkia et Jéhizkia, Ézéchias, Chonia et Jécho-nia, etc.)? Cette donnée de Zach. 1, 1 et 7 est peu vraisemblable. Hiddo était un des prêtres revenus de l'exil avec Josué (Néh. 12, 4) ; Zacharie, l'auteur des chapitres 1-8, est cité à la place d'Hiddo, sous le fils de ce même Josué (Néh. 12, 16). Est-il probable qu'il y ait eu une génération entière entre Hiddo et Zacharie, comme cela devrait être si l'un avait été seulement le petit-fils de l'autre ? Mais si d'une part le rédacteur du livre a été dans l'erreur en appelant l'auteur de Zach. 1-8 fils de Jébérécja, et si de l'autre il a vraiment existé un Zacharie fils de Jébérécja (très probablement un prophète, puisque Ésaïe l'appelle « un témoin fidèle, » un « disciple de Jéhovah, » Es. 8, 2-16), qui a très bien pu avoir écrit les chapitres 9-11, l'erreur même du rédacteur ne fait-elle pas supposer que les chapitres 9-11 portaient dans l'origine le nom de ce Zacharie fils de Jébérécja ? En effet, le rédacteur aura eu entre les mains un recueil (chap. 1-8) attribué à Zacharie, fils d'Hiddo, puis un autre attribué (chap. 9-11) à Zacharie, fils de Jébérécja. Il aura pris les deux Zacharie pour un seul et même personnage et il aura cru pouvoir mettre d'accord les deux différentes données en appelant à tort Zacharie (l'auteur des chapitres 1-8) fils de Jébérécja, et petit-fils d'Hiddo. Cette hypothèse rend seule compte de l'erreur du rédacteur. » Il est une objection qui vient immédiatement à la pensée et qu'on est tout porté à faire à cette ingénieuse hypothèse de Kuenen

qui rend compte d'une manière si naturelle du silence des livres d'Esdras et de Néhémie sur Bérécja, père de Zacharie : c'est que Zacharie, Zach. 2, 4 (ou 8 selon les éditions), était encore un tout jeune homme (נער), quand il eut ses visions. Kuenen, qui n'a pas eu de

peine à prévoir l'objection, répond que נער n'est pas le prophète, mais l'un des anges qui figurent dans sa vision ; et il faut avouer que la confusion des personnages dans les visions de Zacharie et ce que Kuenen appelle très-bien (p. 465, note 1) « la manière embarrassée dont sont introduites les personnes auxquelles il fait prendre la parole » rendent cette réponse assez acceptable. — Disons encore que Kuenen ne regarde pas comme invraisemblable que l'auteur du troisième recueil (chapitres 12-14) ait pu porter lui aussi le nom de Zacharie, ce nom étant commun à vingt personnes dans l'Ancien Testament, dont onze de la tribu de Lévi, à laquelle Kuenen croit que l'auteur de 12-14 a bien pu appartenir, d'après certains passages de ces chapitres. « L'identité de nom des trois auteurs a donc pu contribuer ainsi à faire réunir les trois recueils, » et ainsi se trouverait résolue la question que nous pourrions appeler, par analogie avec une question de critique sacrée autrement fameuse, la question des trois Zacharie. — Une dernière observation de Kuenen, qu'avait déjà présentée Ewald (Prophet. des A. B., I, 57), c'est que les titres Zach. 9, 1 et 12, 1 « déclaration, parole de Jéhovah, » sont identiques à Malachie 1, 1. Ewald expliquait cette particularité en disant que Malachie a donné le même titre à Zach. 12-14 et à son propre livre, titre qu'il avait emprunté à Zach. 9-11, et que c'est le même Malachie qui a réuni d'abord ses propres prophéties, puis Zach. 9-11 et 12-14, au recueil des petits prophètes, qui se serait déjà étendu à cette époque depuis Osée jusqu'à Zach. 1-8 inclusivement, à l'exception peut-être du livre de Jonas. Kuenen, laissant de côté la personne de Malachie dont l'existence est contestée, suppose que le dernier rédacteur du livre de Zacharie, qui a copié Zach. 12, 1 dans Zach. 9, 1, aura été aussi le dernier rédacteur des douze petits prophètes, et que c'est de lui par conséquent que nous vient le titre Mal. 1, 1.

CONCLUSION

Résumons-nous en concluant. Le livre qui porte dans nos Bibles le nom du prophète Zacharie, est formé de la réunion de trois écrits nettement distincts : le premier, comprenant les chapitres 1 à 8, est seul l'œuvre authentique de Zacharie qui, de concert avec Aggée, prêta à Zorobabel et à Josué l'appui de sa parole prophétique ; le second, formé des chapitres 9 à 11, appartient à un prophète du VIII^m^e siècle, contemporain des rois Osias et Achaz et des prophètes Osée et Ésaïe, et qui pourrait bien être ce Zacharie, fils de Jeberechjahu, dont parle Es. 8, 2. ; le troisième enfin, réduit aux deux oracles des chapitres 12 à 14, doit être attribué à un prophète des tout derniers temps de Juda, vivant à l'époque de Jérémie, sous les successeurs de Josias ¹. La portion la plus ancienne du

¹ Bunsen (*Gott in der Geschichte*, I, p. 449-454) opine pour le prophète Uria, fils de Sémaja, que mentionne Jérémie, 26, 20.-23.—Kuenen (*Hist. crit.*, p. 479) combat cette hypothèse de Bunsen en disant qu'Uria (Jér. 26, 20.) prophétisa contre Jérusalem dans le même esprit que Jérémie, c'est-à-dire en prédisant la ruine de la capitale, tandis que l'auteur de Zach. 12-14 aurait tenu en quelque sorte le milieu entre Jérémie et le parti de Hananja qui, ne voulant pas entendre parler de cette ruine, s'attendait à voir commencer bientôt la période messianique. Nous avons déjà vu (p. 92, note 1)

livre qui porte le nom de Zacharie est donc le groupe des chapitres 9 à 11 ; les chapitres 12 à 14 sont plus récents d'un siècle et demi ; les huit premiers chapitres enfin ont paru un siècle après ces derniers, et, par conséquent, sont venus en dernier lieu. Les groupes 9 à 11 et 12 à 14 étaient déjà réunis et formaient un tout, probablement sous le nom de Zacharie, fils de Jeberechjahu, lorsqu'ils furent recueillis par les auteurs du Canon, j'entends de cette partie du Canon qu'on appela les Nebiim, laquelle s'ajouta à la Thôrah, en attendant que Thôrah et Nebiim se grossissent plus tard d'un troisième recueil, les Ketoubim. Les collecteurs des Nebiim, trompés par l'identité de noms des deux prophètes et de leurs pères, furent conduits à accroître des six chapitres dus en partie à Zacharie, fils de Jeberechjahu, les huit chapitres authentiques de Zacharie, fils de Berechjah.

A cela se borneront nos affirmations, et ici s'arrête notre tâche. Que d'autres, doués d'un esprit d'analyse plus subtil ou cédant à un amour exagéré des distinctions, scindent en groupes plus nombreux ces quelques chapitres et multiplient comme à plaisir les auteurs ayant coopéré à la rédaction d'un livre si court, nous ne saurions les suivre dans cette voie : la critique réclame trois auteurs ; elle n'en réclame pas davantage ; ce nombre est nécessaire, mais bien suffisant. Et pour finir par une réflexion qu'on nous permettra en terminant, ici comme dans tous les problè-

Kuenen, dans sa Religion d'Israël, soutenir ce même point de vue de la position moyenne qu'occupe notre auteur parmi les prophètes, ses contemporains, point de vue parfaitement soutenable et conforme à la réalité.

mes de critique sacrée, tenons-nous soigneusement en garde contre les excès de l'exégèse, et n'oublions jamais que si l'érudition a le devoir d'être minutieuse, la science qui en sort et à laquelle appartiennent les vues d'ensemble, ne doit pas se perdre dans l'analyse, et que c'est avec exactitude sans doute, mais sans se laisser dominer par les détails qu'il faut aborder toutes les questions, traiter et résoudre tous les problèmes.

Vu et approuvé :

Le Président de la soutenance,

PH. BERGER.

Vu :

Le Doyen,

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.


